

## Thersite, une figure de la démesure ?

Corinne Jouanno

► **To cite this version:**

Corinne Jouanno. Thersite, une figure de la démesure ?. Kentron. Revue pluridisciplinaire du monde antique, Presses Universitaires de Caen, 2005, 21, pp.181-223. 10.4000/kentron.1806 . hal-02377052

**HAL Id: hal-02377052**

**<https://hal-normandie-univ.archives-ouvertes.fr/hal-02377052>**

Submitted on 1 Jun 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



---

## Thersite, une figure de la démesure ?

Corinne Jouanno

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1806>

DOI : 10.4000/kentron.1806

ISSN : 2264-1459

### Éditeur

Presses universitaires de Caen

### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2005

Pagination : 181-223

ISBN : 2-84133-279-9

ISSN : 0765-0590

### Référence électronique

Corinne Jouanno, « Thersite, une figure de la démesure ? », *Kentron* [En ligne], 21 | 2005, mis en ligne le 03 avril 2018, consulté le 18 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1806> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1806>

---



*Kentron* is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

## THERSITE, UNE FIGURE DE LA DÉMESURE ?

Si l'on cherche dans l'*Iliade* des exemples de démesure, ce n'est pas, sans doute, à Thersite que l'on pensera de prime abord. Platon, dans le mythe eschatologique du *Gorgias*, n'a d'ailleurs pas jugé bon de faire figurer le personnage au nombre des suppliciés de l'Hadès, l'estimant trop insignifiant : ce sont, dit-il, les puissants qui sont les principales victimes des châtiments infernaux (525e). Pourtant, si l'on regarde de près l'épisode homérique où apparaît ce curieux héros protestataire, on s'aperçoit que les indices ne manquent pas, suggérant de voir en Thersite un individu coupable à la fois d'*hybris*, au sens grec du terme, et d'un défaut de mesure. Dans les commentaires et réécritures du texte homérique, cet aspect du personnage est encore mieux mis en valeur. Enfin, si le nom de Thersite est souvent invoqué en guise d'invective, ceux qui se voient attribuer l'appellation de nouveaux Thersites le doivent presque toujours, eux aussi, à leur comportement hybristique et leur tendance à la démesure.

### Homère

L'épisode homérique dont Thersite est le héros figure au chant II de l'*Iliade*<sup>1</sup>, et sert de conclusion à ce qu'on appelle la *peira* ou *diapeira*, une mise à l'épreuve qui permet de mesurer à quel point de démoralisation en est arrivée l'armée achéenne après neuf années de guerre et une meurtrière épidémie de peste : invité par un songe à lancer de nouveau l'assaut contre Troie, Agamemnon imagine de sonder préalablement les sentiments de ses hommes, et feint de les inviter à fuir<sup>2</sup> ; le test tourne à sa déconfiture, puisque les Achéens, à grands cris, courent vers les navires, impatients de regagner leur foyer : « Leur clameur va jusques au ciel, disant leur désir de retour » (v. 153-154). La situation est tellement critique qu'Ulysse doit se porter à la rescousse d'Agamemnon, et emprunte, pour rétablir l'ordre, son sceptre héréditaire, signe qu'il se substitue temporairement à lui en tant que commandant en

---

1. Le texte du chant II de l'*Iliade* sera cité dans la traduction de Mazon (Mazon 1937).

2. En réalité, comme le note Olshausen (1983, 228), 70 % du discours d'Agamemnon plaident en faveur de la poursuite de la guerre, et seulement 30 % en faveur du retour au foyer – mais ce sont ces 30 % qui suscitent l'adhésion enthousiaste de la troupe.

chef<sup>3</sup> : il rappelle les Achéens au sentiment du devoir – avec ménagement lorsqu’il s’agit de rois ou de héros de marque, avec brutalité quand il s’agit de gens du peuple, qu’il frappe de son sceptre et gourmande en ces termes : « Demeure en place, tiens-toi tranquille ; écoute l’avis des autres, de ceux qui valent mieux que toi [...]. Chacun ne va pas devenir roi ici... » (v. 200-203). L’ordre revient : « Les autres donc s’assoient et consentent enfin à demeurer en place. Thersite seul persiste à piailler sans mesure » (v. 211-212).

Ainsi est introduit celui qui, pendant soixante-neuf vers, va occuper le devant de la scène, pour disparaître ensuite du poème à titre définitif. De ce personnage épisodique, le poète a pris soin de tracer une présentation étonnamment détaillée :

Son cœur connaît des mots malséants, à foison, et, pour s’en prendre aux rois, à tort et à travers, tout lui est bon, pourvu qu’il pense faire rire les Argiens. C’est l’homme le plus laid qui soit venu sous Iliou. Bancroche et boiteux d’un pied, il a de plus les épaules voûtées, ramassées en dedans. Sur son crâne pointu s’étale un poil rare. Il fait horreur surtout à Achille et Ulysse, qu’il querelle sans répit. Cette fois, c’est le tour du divin Agamemnon. Avec des cris aigus, il s’en va débitant contre lui force injures (v. 213-224).

Suit, au style direct, un discours de dix-huit vers où Thersite donne libre cours à sa mauvaise humeur (v. 225-242) : il s’en prend d’abord à Agamemnon, à qui il reproche ses privilèges exorbitants, et qu’il accuse de mener les Achéens à leur perte ; il tourne ensuite ses sarcasmes contre ses propres compagnons, qu’il invite à abandonner leur chef pour regagner la Grèce ; il s’étonne enfin qu’Achille, insulté par Agamemnon, ne réagisse pas avec plus de vigueur. Comme dans l’épisode de la *peira*, c’est Ulysse qui intervient, et répond aux protestations de Thersite en lui assenant successivement une vigoureuse semonce (v. 246-264), et un châtement corporel qui réduit à néant l’audace de l’insolent :

De son sceptre, il le frappe au dos, aux épaules. L’autre ploie l’échine, et de grosses larmes coulent de ses yeux : une bosse sanguinolente a sailli sur son dos au choc du sceptre d’or. Il s’assied, pris de peur et, sous la souffrance, le regard éperdu, il essuie ses larmes. Et malgré tout leur déplaisir, les autres, à le voir, ont un rire content (v. 265-270).

Suit ce qu’I. de Jong appelle un « *tis-speech* »<sup>4</sup>, discours de six vers (v. 272-277) où s’exprime anonymement la satisfaction de la troupe à voir puni « cet insulteur, toujours à déblatérer », comme si les Grecs avaient oublié qu’ils ont eux-mêmes, quelques instants auparavant, subi de la part d’Ulysse un traitement similaire. Ainsi

3. On notera l’emploi du verbe *κοιρανέων* au v. 207 pour décrire Ulysse en action : « il parle en chef », alors même qu’il vient de dénoncer la *πολυκοιρανίη* et d’affirmer hautement qu’il fallait « Qu’un seul soit chef » (*κοίρανος* : v. 204).

4. Jong 1987, 74-76.

Thersite contribue-t-il, bien malgré lui, à rétablir le moral de l'armée achéenne qui, ressoudée par le rire, oublie ses velléités de sécession<sup>5</sup> : l'intervention intempestive du protestataire contribue ironiquement à la restauration de l'ordre, et permet la résolution des tensions apparues au début du chant II<sup>6</sup>.

Thersite est un personnage énigmatique à maints égards : les commentateurs modernes ont souvent vu en lui un représentant du δῆμος, un porte-parole des simples soldats, rudoyé par Ulysse, comme l'ont été précédemment les gens du peuple dans l'épisode de la *peira*<sup>7</sup>. Thersite pourtant se vante des prisonniers troyens qu'il a capturés, comme s'il comptait au nombre des *promachoi*, qui sont des aristocrates<sup>8</sup>. Dans les poèmes du Cycle, le personnage est d'ailleurs doté d'une généalogie prestigieuse, puisqu'il est donné pour membre de la famille royale d'Étolie, fils d'Agrios, cousin de Méléagre et parent de Diomède<sup>9</sup>. Dans l'*Illiade*, en revanche, il est – cas unique – dépourvu de patronyme et de lieu d'origine : c'est un individu sans antécédents ni arrière-plan<sup>10</sup>. Il est possible qu'Homère ait délibérément passé sous silence la généalogie héroïque du personnage pour se donner toute liberté de caractériser Thersite uniquement par l'apparence physique et le caractère – ce qui, bien sûr, contribue à isoler le personnage et à le singulariser<sup>11</sup>.

- 
5. Voir notamment Reinhard 1961, 114-115 ; Garland 1994, 77-78 : « *Odysseus' brutal mistreatment of a helpless cripple serves the valuable function of unifying the soldiery around its leaders at a moment when it might have been sorely tempted to follow Achilles' lead and become mutinous* » ; Kouklanakis 1999, 48.
  6. L'articulation des diverses séquences du chant II présente toutefois quelques anomalies sur lesquelles les analystes se sont évidemment beaucoup interrogés – en particulier parce que ni Thersite, ni Ulysse ne font référence à la *peira*, mais qu'ils s'expriment tous deux comme si jamais Agamemnon n'avait proposé aux troupes le retour au pays. Von der Mühl 1946 pense que le discours initial tenu par Agamemnon devait être un protreptique, et que le motif de la *peira* a été introduit secondairement, d'où la présence d'incohérences dans le texte actuel.
  7. Cf. Feldman 1947, 9 (« *spokesman for the commoners* ») ; Olshausen 1983, 225 (« *der kleine Mann im Krieg* ») ; Thalmann 1988, 1 (« *a common soldier* ») ; Lincoln 1994, 14-36. Van der Valk (1963, 582) attire l'attention sur la formule employée par Ulysse au vers 255 pour remettre Thersite à sa place – ἦσαι ὄνειδίζων, « tu es assis à discuter » –, formule insolite, puisqu'il est d'usage que l'orateur se lève pour prendre la parole : d'après Van der Valk, Ulysse utilise ἦσαι à dessein, pour mieux montrer que Thersite est un personnage dépourvu d'autorité, un de ceux qui, pendant les assemblées, doivent se contenter de rester assis et de murmurer.
  8. Cf. Kirk 1985, 139.
  9. Voir le résumé de l'*Éthiopide* d'Arctinos de Milet figurant dans la *Chrestomathie* de Proclus (Severyns 1963, 87-88). La prestigieuse généalogie de Thersite est invoquée par nombre d'auteurs anciens, du V<sup>e</sup> s. av. J.-C. jusqu'à l'époque byzantine : cf. Phérécyde, *FGrHist* 3, F 123 ; Apollodore, *Bibl.* 1, 8, 6 ; Libanios, *Prog.* 8, 4 ; Quintus de Smyrne, *Suite d'Homère* 1, 722 sq. ; *Schol. vetera ad Il.* 2, 212 b (Erbse 1969, 228) ; Eustathe de Thessalonique, *Comm. ad Il.* 2, 212 (Van der Valk 1971, 311) ; Tzetzes, *Chiliades*, 7, 153. Voir aussi Gebhard 1934, col. 2458-2460 ; Schmidt 1915, col. 666-667 ; Andersen 1982.
  10. Cf. Feldman 1947 ; Kirk 1985, 138-139.
  11. Cf. Lincoln 1994, 33 : « *By erasing Thersites' genealogy, the Iliad was able <...> to make him a social isolate* ».

La caractéristique la plus frappante du Thersite d'Homère, c'est assurément sa laideur, décrite par le poète avec un luxe de détails tout à fait inusité : Thersite est le seul personnage de l'*Iliade* à bénéficier d'un portrait physique aussi développé – un portrait qui fait du personnage un défi à la norme héroïque, et le place sous le signe du déséquilibre et de l'asymétrie, puisqu'il est boiteux (qui plus est, boiteux d'un seul pied), et peut-être louche – le sens de *φολκός*, en effet, est incertain : P. Mazon traduit cet adjectif par « bancroche », mais plusieurs auteurs anciens signalent que *φολκός* pouvait désigner un défaut visuel<sup>12</sup>, et E.R. Lowry, dans l'ouvrage qu'il a consacré à Thersite, cite un certain nombre d'arguments en faveur de cette seconde interprétation, notamment l'existence de l'expression proverbiale *Θερόστειον βλέμμα* (« regard thersitéen »), qui perd de sa pertinence si Thersite n'est pas atteint de strabisme<sup>13</sup>. Dans l'univers épique, où qualités héroïques et beauté physique vont de pair, la laideur de Thersite est nécessairement perçue comme une expression symbolique d'infériorité morale<sup>14</sup>. Plusieurs études modernes l'ont montré : le portrait de Thersite, avec sa tête en pointe et ses épaules voûtées, correspond au type de l'*ἀναιδής* et du *κακοηθής*, selon les critères de la physiognomonie antique<sup>15</sup>. Sans doute est-il possible (et même assez probable) que les traités de physiognomonie, tardifs, aient été influencés par le texte même de l'*Iliade* et le souvenir de Thersite dans leur composition du portrait-robot de l'impudent mais, s'ils ont pu l'être, c'est précisément parce que, dès l'époque archaïque, la description homérique suffisait à cataloguer Thersite au nombre des méchants, si bien qu'il est, pour ainsi dire, dépouillé de toute crédibilité avant même d'avoir ouvert la bouche.

D'une scandaleuse et dérangeante laideur, Thersite va tout naturellement jouer le rôle de fauteur de troubles. Sans doute le terme d'*hybris* ne figure-t-il pas dans le texte homérique, mais beaucoup d'autres mots suggèrent l'insolence du personnage, sa violence, son dérèglement. Le premier terme utilisé dans notre texte pour caractériser Thersite est l'adjectif *ἀμετροεπής*, qui indique clairement son manque de mesure dans l'exercice de la parole : Thersite est un homme qui sait des mots mal-séants / dérégés (*ἔπεα ἄκοσμα*), qui parle au hasard et sans règle (*μάψ, ἀτὰρ οὐ*

12. Cf. Apollonios le Sophiste (Bekker 1833, 164) : *φολκός* · ὁ τὰ φάη εἰλκυσμένος, οἶον στραβός ; Eustathe de Thessalonique, *Comm. ad Il.* 2, 217-219 (Van der Valk 1971, 314). Pollux associe *παραβλώψ*, *φολκός*, *διάστροφος* et *στρεβλός* (*Onomasticon*, 2, 51 : Bethe 1900, 98).

13. Lowry 1991, 107 *sq.* : l'auteur cite également le témoignage de Clément d'Alexandrie qui qualifie les Prières, « boiteuses, renfrognées, avec leurs yeux qui louchent » (cf. *Il.* 9, 502-503 : *Λιταὶ ... παραβλώπες*), de « filles de Thersite plutôt que de Zeus » (*Protreptique*, 4, 56, 1 : trad. personnelle).

14. Pasquali (1994) cite en parallèle à l'exemple de Thersite celui de Dolon le traître, dont l'aspect est qualifié de « fâcheux » (*κακός*) en *Il.* 10, 316.

15. Cf. Misener 1924, 103-104 et 111 ; Evans 1948, 197. Voir par exemple Ps. Aristote, *Physiognomonica*, 56 (Förster 1893, 60) : ὅσοις δὲ τὸ μετὰφρονον κυρτόν ἐστι σφόδρα οἱ τε ὄμοιοι πρὸς τὸ στηθος συνηγμένοι, κακοηθεῖς ; *ibid.*, 65 (Förster 1893, 72) : οἱ δὲ τὰς κεφαλὰς φοξοὶ ἀναιδεῖς.

κατὰ κόσμον). La même expression formulaire est employée en deux autres passages des poèmes homériques – en *Il.* 5, 759, où, s'indignant de la violence d'Arès, Héra déclare : « Quelle nombreuse et belle troupe il a détruite aux Achéens / μάψ, ἀτὰρ οὐ κατὰ κόσμον » et en *Od.* 3, 138, où Athéna, pour jeter la brouille entre Ménélas et Agamemnon après la prise de Troie, leur fait convoquer l'assemblée de tous les Achéens « au coucher du soleil, / μάψ, ἀτὰρ οὐ κατὰ κόσμον » : à chaque fois, la formule suggère l'idée de comportement transgressif, anormal et déréglé<sup>16</sup>. Dans notre épisode, quelques vers plus loin, Ulysse traite Thersite δ'ἀκριτόμυθε (v. 246), d'homme qui parle sans discernement. Or, si Thersite manque de discernement, c'est parce qu'il fait de la parole de blâme un usage abusif et désordonné<sup>17</sup> ; tout le passage est saturé de termes soulignant le caractère agressif et insultant de son discours : il se dispute avec les rois (ἐριζέμεναι : v. 214, v. 247), leur cherche querelle (νεικείεσκε, νείκεε, νεικείων, νεικείειν : v. 221, v. 224, v. 243, v. 277), ne cesse de débiter des injures (ὀνειδέα, ὀνειδίζων, ὀνειδείοις : v. 222, v. 251, v. 255, v. 277), et les Achéens, à qui revient de prononcer la condamnation finale de cet orateur contestataire, le qualifient de λωβητήρα ἐπεσβόλον (v. 275), d'insulteur à la parole blessante / téméraire. Autant de notations qui posent clairement Thersite dans le rôle de l'*hybristès*. De ce type de personnage, il a aussi le comportement bruyant : il criaille à la façon d'un geai (v. 212 : ἐκολῶα), pousse des cris aigus (v. 222 : ὀξέα κεκληγῶς), s'en prend à Agamemnon en vociférant (v. 224 : μακρὰ βοῶν). Or, c'est une constante dans la description du comportement hybristique que l'importance accordée à la voix<sup>18</sup> : la démesure est réputée tapageuse, pour reprendre une formule de Pindare<sup>19</sup> – d'où l'association établie par Démosthène, dans son plaidoyer *Pour Phormion* (§ 61), entre les éclats de voix (κραυγή) d'Apollodore et son effronterie (ἀναίδεια). Si la voix de Thersite est agressive, il semble que son style aussi puisse être perçu comme violant la mesure : R.P. Martin, dans l'ouvrage qu'il a consacré au « langage des héros », met en évidence la proportion anormalement élevée de synèreses figurant dans le discours de Thersite ; il en relève dix en l'espace de dix-huit vers – ce qui fait une proportion de 55 %, bien supérieure au taux moyen de 40 % des discours ordinaires, pour ne rien dire du discours que Nestor, parangon des

16. Cf. Thalmann 1988, 16.

17. Vodoklys (1992, 37-48) insiste abondamment sur les infractions commises par Thersite dans son recours à la parole de blâme – parole qui, à l'époque archaïque, était régie par des normes strictes ; c'est parce qu'il ne respecte pas les règles du code social et se montre insouciant de sa position par rapport à ceux qu'il critique que Thersite est châtié par Ulysse et condamné par ses compagnons ; en fait, c'est moins le contenu de son discours qui est transgressif (Achille, au chant I, fait preuve d'une violence verbale bien pire) que l'audace avec laquelle lui, Thersite, s'en prend à Agamemnon. Voir aussi Lincoln 1994, 24.

18. Cf. MacDowell 1976, 20.

19. *Isth.* 4, 8 : κελαδεννάς ὕβριος.

orateurs, prononce en 1, 254-284, où la proportion de synérèses tombe à 30 % : Martin en conclut que Thersite avale ses mots et que sa performance est presque littéralement « sans mesure »<sup>20</sup>.

Le contenu même du discours de Thersite est lui aussi hybristique, tout d'abord parce qu'il prétend pousser ses compagnons à l'insubordination – attitude qui, dans l'*Ajax* de Sophocle, est dénoncée comme un acte d'*hybris* par le roi Ménélas :

C'est le fait d'un méchant de prétendre, quand on n'est qu'un homme du peuple, n'obéir en rien à ses chefs [...]. Jamais plus une armée ne serait sagement commandée, sans un rempart de crainte et de respect [...]. Crois bien que la cité où il est permis de se conduire avec insolence (ὕβριζεν) et de faire tout ce que l'on veut finit un jour par aller au fond, même avec des vents favorables<sup>21</sup>.

Mais l'*hybris* de Thersite tient plus encore au fait qu'il prétend parler un langage héroïque, sans avoir la stature d'un héros. On a remarqué, en effet, dans le discours du plus laid des Achéens nombre d'éléments qui font très directement écho au discours tenu par Achille à Agamemnon, lors de la querelle du chant I<sup>22</sup>. Thersite reprend à son compte l'accusation de rapacité formulée par Achille à l'encontre d'Agamemnon<sup>23</sup> ; il évoque, avec la même rancœur qu'Achille, le butin de choix accordé au roi avant tout autre<sup>24</sup> ; comme Achille, il accuse Agamemnon de mener ses hommes à leur perte<sup>25</sup> ; comme Achille, il s'indigne de la lâcheté avec laquelle les Achéens supportent pareils abus<sup>26</sup> ; et l'invitation au départ qu'il lance à ses compagnons fait pendant à la volonté de sécession affichée par Achille<sup>27</sup>. On trouve même, dans la bouche de Thersite, deux formules textuellement reprises du discours d'Achille : la première est une menace à l'encontre d'Agamemnon (v. 242 : « Sans quoi, fils d'Atrée, tu aurais aujourd'hui lancé ton dernier outrage » – cf. *Il.* 1, 232) ; la seconde formule, simple réécriture à la troisième personne des plaintes d'Achille à sa mère, souligne l'offense infligée par Agamemnon au Péléide (v. 240 : « Il lui a pris, il lui retient sa part d'honneur » – cf. *Il.* 1, 356).

20. Martin 1989, 110-113.

21. *Ajax*, 1071-1083 (trad. personnelle).

22. Voir notamment Debenetti 1901 ; Lohmann 1970 ; Postlethwaite 1988.

23. *Il.* 2, 225 sq. : cf. *Il.* 1, 122 : « Illustre fils d'Atrée, pour la cupidité, tu n'as pas ton pareil ! » (trad. Mazon 1937).

24. *Il.* 2, 227-228 : cf. *Il.* 1, 163-164 : « Jamais pourtant ma part n'est égale à la tienne, lorsque les Achéens ravagent quelque bonne ville troyenne » (trad. Mazon 1937).

25. *Il.* 2, 233-234 : cf. *Il.* 1, 231 : « Ah ! le beau roi, dévoreur de son peuple ! » (trad. Mazon 1937).

26. *Il.* 2, 235 : cf. *Il.* 1, 232 : « Il faut qu'il commande à des gens de rien... » (trad. Mazon 1937).

27. *Il.* 2, 236 : cf. *Il.* 1, 169-170 : « Mais cette fois, je repars pour la Phthie. Mieux vaut cent fois rentrer chez moi avec mes nefes recourbées » (trad. Mazon 1937).



Mais Thersite n'a pas la valeur d'Achille, la fin de notre texte en offre l'éclatante démonstration, qui le montre ploquant le dos, la larme à l'œil et le regard hébété (ἀχρεῖον ἰδών), sous l'effet de la douleur et de la peur. L'épisode de Thersite apparaît ainsi comme une version parodique et dégradée de la colère d'Achille, où le lâche au pied boiteux s'essaie à jouer le rôle du héros aux pieds rapides, en une tentative évidemment vouée à l'échec, vu la disproportion des deux personnages<sup>28</sup>. Et c'est l'oubli de cette disproportion qui constitue, me semble-t-il, la principale faute de Thersite et sa vraie démesure : car cette méconnaissance de soi le fait agir en dépit du *kairos*, avec un mépris du *πρέπον* caractéristique de l'acte d'*hybris*<sup>29</sup>. Que l'*hybris* puisse être liée à une appréciation erronée, excessivement positive de soi-même, des capacités que l'on possède, et de la place que l'on occupe en ce monde, Platon le suggère lorsque, décrivant l'attelage ailé de l'âme, il dit du mauvais cheval, celui qui est « déjeté, épais, bâti au hasard », qu'il est « ami de l'insulte et de la vantardise » (ὕβρεως καὶ ἀλαζονείας ἑταῖρος)<sup>30</sup>. Aristote, pour sa part, dans la définition de l'*hybris* qu'il propose au livre II de la *Rhétorique*, met l'accent sur le désir qu'a l'*hybristés* de démontrer sa supériorité sur autrui :

La cause du plaisir qu'éprouvent ceux qui outragent, c'est qu'ils croient, en faisant du mal, mieux affirmer leur supériorité sur leurs victimes [...]. Ils croient, en outrageant, se montrer supérieurs (ὑπερέχειν)<sup>31</sup>.

L'attitude prêtée à Thersite dans l'*Iliade* illustre, me semble-t-il, le lien qui existe entre l'*hybris* et ce que D.M. MacDowell appelle « *self-indulgent egotism* »<sup>32</sup>, un défaut que les lecteurs anciens de l'*Iliade* ont, de fait, souvent reproché au personnage homérique.

### Auteurs postérieurs : réécritures et commentaires

Le chant II de l'*Iliade* est, de tout le poème, le chant le plus souvent cité par les auteurs antiques<sup>33</sup>, et l'interrogation du *TLG* en ligne, dont le corpus, en constante augmentation, s'étend désormais jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, révèle plus de cinq cents

28. Di Benedetto qualifie Thersite de « *controfigura di Achille* » (Di Benedetto 1998, 352-353).

29. Sur l'opposition de *kairos* et d'*hybris*, voir Trédé 1992, 63 sq.

30. *Phèdre*, 253 d-e (trad. personnelle).

31. *Rhétorique*, 2, 1378 b 23-28 (trad. personnelle). Cf. Cairns 1996.

32. MacDowell 1976, 27.

33. Cf. Bouffartigue 1992, 143-144. L'épisode de Thersite figure (en totalité ou partiellement) dans plus d'une vingtaine de papyrus : cf. West 2001, n° 2, 3, 104 [Pack 1965, n° 643], 141 [Pack 1965, n° 642], 542, 543, 841-843, 846, 847, 849-855, h 34, h 36, h 133, w 40. Sadurska (1964, 40-43 et 47-51), signale l'existence de deux représentations figurées du châtement de Thersite par Ulysse : la *Table Iliaque Veronensis* I (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) et le *Dessin Sarti* (copie d'un original aujourd'hui disparu, datant du règne d'Auguste ou de Tibère).

références à Thersite. Qu'ont retenu auteurs anciens et médiévaux du personnage homérique ? Sa laideur, bien sûr. Dans les questionnaires homériques retrouvés sur des papyrus scolaires, la réponse à la question « Qui était le plus laid des Achéens ? » est évidemment « Thersite »<sup>34</sup>, dont le portrait était d'autant plus familier aux Anciens qu'il était proposé comme exemple d'*ekphrasis* dans les manuels de rhétorique<sup>35</sup>. Dans leurs gloses au chapitre 7 du *De interpretatione* (où, traitant de la distinction entre universel et particulier, Aristote réfléchit sur les propositions ἔστιν ἄνθρωπος καλός – οὐκ ἔστιν ἄνθρωπος καλός), les commentateurs du philosophe citent régulièrement Thersite comme exemple d'homme laid, face à Achille ou Nirée, symboles de beauté<sup>36</sup>. Le corpus des parœmiographes grecs nous apprend enfin que les expressions Θεροῦτειον βλέμμα et Θεροῦτειον εἶδ' ὠλον s'employaient proverbialement pour parler de gens très laids, parce que Thersite était tel<sup>37</sup>.

En raison de sa vilaine apparence, Thersite est régulièrement associé au singe, animal considéré dans l'Antiquité comme un symbole de laideur<sup>38</sup> : la plus ancienne occurrence de cette association figure chez Platon, dans le mythe d'Er, où l'on voit l'âme de Thersite revêtir la forme d'un singe (*Rép.* 10, 620 c) ; dans l'*Alexandra* de Lycophron, Thersite est désigné par la périphrase πιθηκομόρφω ... Αἰτωλῶ φθόρω, « fléau étolien à apparence de singe » (v. 1000) – formule que les scholiastes commentent en faisant référence à l'aspect simiesque de ce héros δύσμορφος ; on lit de même, dans les scholies anciennes de l'*Iliade* et dans le commentaire d'Eustathe de Thessalonique, que la laideur de Thersite fait penser au singe<sup>39</sup>. Le caractère topique de cette association est confirmé par des glissements de pensée révélateurs – témoin le passage où Plutarque, parlant de la poésie comme art d'imitation, déclare :

Lorsque nous voyons représentés en peinture un lézard, un singe ou la figure de Thersite, nous y trouvons plaisir et nous les admirons, non parce que nous les trouvons beaux, mais parce que nous les trouvons ressemblants<sup>40</sup>.

34. Cf. Schwartz 1948, 104 et 108-109 (IFAO n° 320).

35. Cf. Théon (I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s.), *Progymnasmata*, chap. 7 (Patillon 1997, 66-67) ; Nicolas (V<sup>e</sup> s.), *Progymnasmata* (Felten 1913, 68). Le rhéteur Polybe (date incertaine) cite pour sa part le portrait de Thersite comme exemple d'*eikonismos* : cf. *Fragmenta de figuris* (Spengel 1856, 108).

36. Ammonius (V<sup>e</sup> s.), *In librum de interpretatione*, 5 [Aristote, 17 b, 28 sq.] (Busse 1897, 110, 115 et 120) ; Stephanus (VII<sup>e</sup> s.), *In Aristotelis librum de interpretatione* (Hayduck 1885, 31) ; Anonymi, *In Aristotelis librum de interpretatione* (Taran 1978, 45-46).

37. Cf. CPG I, *Appendix proverbiorum*, 3, 19.

38. Sémonide d'Argos, dans ses *Iambes contre les femmes*, souligne la laideur de la femme-singe, qui prête à rire à tous les hommes (West 1972, fr. 7, v. 73-74 : αἰχίστα μὲν πρόσωπα· τοιαῦτα γυνὴ εἶσιν δι' ἄστεος πάσιν ἀνθρώποις γέλως).

39. *Schol. vetera ad Il.* 2, 216 a (Erbse 1969, 229) ; Eustathe de Thessalonique, *Comm. ad Il.* 2, 216 (Van der Valk 1971, 314).

40. *Comment lire les poètes*, 17 f (trad. personnelle). On rencontre une association du même genre chez l'humaniste Franciscos Philelphos (XV<sup>e</sup> s.), à propos d'ouvrages d'Aristote enfouis chez des ignorants

Mais l'image du singe n'évoque pas seulement la laideur ; polyvalente, elle suggère aussi les penchants mimétiques de Thersite, et la façon dont il prétend jouer le rôle d'Achille<sup>41</sup>, comme le souligne Proclus (V<sup>e</sup> s.) dans *Commentaire de la République* : l'âme de Thersite, dit-il, entre dans un singe parce que le singe est un animal vraiment ridicule, du fait qu'il imite les hommes, mais en plus laid ; tout ce qui est à la fois risible, faible et laid a forme de singe<sup>42</sup>. Comme l'indique clairement le passage en question, l'image du singe implique aussi le ridicule : dans le mythe d'Er, Thersite, sur le point de choisir son existence de singe, est d'ailleurs qualifié de « bouffon » (γελωτοποιός) – terme sans doute inspiré à Platon par le passage où Homère précise que « pour s'en prendre aux rois », tout est bon à Thersite, « pourvu qu'il pense faire rire les Argiens » (v. 214-216). Introduite par Platon, la dénomination de « bouffon » se retrouve ensuite chez une multitude d'auteurs pour qualifier Thersite : c'est probablement la désignation la plus habituelle du personnage jusqu'à la fin de l'époque byzantine<sup>43</sup>. Or, mettre ainsi l'accent sur la bouffonnerie de Thersite pourrait bien revenir à souligner ce qu'il y a en lui de démesure, si l'on en croit la distinction opérée par Aristote entre bouffonnerie (βωμολοχία) et plaisanterie aimable (εὐτραπέλια) : car, aux dires du philosophe, ce qui caractérise la bouffonnerie, c'est précisément son caractère excessif (ὑπερβολή)<sup>44</sup>.

Les Anciens, donc, sont unanimes à voir en Thersite un personnage risible<sup>45</sup>, et en l'altercation du chant II un pur moment de comédie<sup>46</sup>. S'ils trouvent Thersite ridicule,

---

auxquels ils ne peuvent rendre aucun service : « De fait, quel usage un singe pourrait-il faire des armes d'Achille, ou Thersite de l'arc d'Héraclès ? » (*Ep.* 12, Legrand 1892, 31 : trad. personnelle).

41. Sur le mimétisme du singe, voir Élien, *Personnalité des animaux*, 5, 26 : « Le singe est un animal très doué pour l'imitation » (μιμηλότατον) ; 7, 21 : « Le singe est assurément celui des animaux qui a le naturel le plus mauvais, et notamment lorsqu'il essaie d'imiter l'homme » (trad. personnelle) ; Élien cite l'exemple d'un singe qui ébouillanta un nourrisson en voulant imiter une nourrice.
42. Proclus (Kroll 1901), 319 (*ad Resp.* 620 c). Même référence au comportement mimétique de Thersite dans le *Théophraste* d'Énée de Gaza (Colonna 1958, 11) : Thersite, note le rhéteur, imitait d'Achille non les combats, mais les reproches ; c'est pourquoi il s'est transformé en singe et imite par conséquent les actions des hommes, ayant changé d'apparence, mais non de caractère.
43. Cf. Dion Chrysostome, *Or.* 32 (*Aux Alexandrins*), 99 : « Vous êtes des gens enjoués, habiles entre tous à la raillerie (σκώψαι) ; ce n'est pas une occupation qui convienne à un peuple ; à qui donc ? pas davantage à une cité, mais à un Thersite », dont Homère a dit qu'il était venu parmi les Grecs pour jouer les bouffons et parler où κατὰ κόσμον (trad. personnelle).
44. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 2, 1108 a.
45. Cf. Démétrios, *Du style*, 163 : « Le risible (τὸ γέλοιο) et le gracieux (εὐχάρη) diffèrent d'abord par le matériau. Le matériau des grâces, ce sont les jardins des Nymphes, les Amours, choses dont on ne rit pas. Le matériau du rire, ce sont Iros et Thersite. Le risible et le gracieux différeront donc autant que Thersite diffère de l'Amour » (trad. personnelle).
46. Cf. *De Homero* 2, 214, 1-2 (Kindstrand 1990, 113-114) : l'épisode de Thersite est au nombre de ceux qui suscitent le rire ; *Schol. vetera ad Il.* 2, 478-479 (Erbse 1969, 283) : le registre comique est représenté dans l'*Illiade* par l'épisode de Thersite ; Stephanus, grammairien (XII<sup>e</sup> s.), *In artem rhetoricam comm.* (Rabe 1896, 316) : l'épisode de Thersite est un exemple de « divertissement » (ἄθρυμα) en

c'est d'abord en raison de son physique irrégulier : les commentateurs d'Homère constatent que Thersite est seulement louche, et non aveugle, car la cécité pourrait susciter la pitié et que, de même, il est boiteux d'un seul pied, car il ferait moins rire, s'il était estropié des deux pieds<sup>47</sup> ; Eustathe de Thessalonique note par ailleurs que sa voix n'est pas celle qu'on attend d'un héros, comme le suggère, au v. 222, l'emploi du verbe κλάζειν, habituellement employé pour les animaux : le verbe en question évoque non la voix grave d'un homme, mais une voix aiguë comme celle des enfants ou des femmes<sup>48</sup>. Thersite est aussi jugé ridicule en raison de la disproportion qui existe entre son discours et sa personne : d'après le *De Homero* du Pseudo-Plutarque, il fait rire de lui parce que, étant très laid physiquement et très méchant moralement, il se targue d'exploits comme aucun des chefs achéens<sup>49</sup>. « Tout ce que dit Thersite est risible, note le Ps.-Denys d'Halicarnasse, parce qu'il se vante de sa force physique et de sa valeur » ; Homère aurait introduit ce personnage tout exprès pour affaiblir la cause d'Achille en lui donnant un défenseur ridicule et odieux ; si Thersite n'était pas ridicule et détestable, ce qu'il dit en faveur d'Achille aurait de la force ; mais le rire qu'il suscite parmi les Grecs fait oublier le bien-fondé de la cause qu'il défend<sup>50</sup>.

Les Anciens ont été particulièrement sensibles à l'intempérance verbale de Thersite, auquel ils reprochent de trop parler. C'est le cas déjà, chez Sophocle, où l'on voit Philoctète interroger Néoptolème sur le sort d'« un certain Thersite, qui n'eût jamais accepté de s'exprimer en un seul mot (εἰσάπαξι εἰπεῖν), même quand personne ne le lui permettait »<sup>51</sup>. Les commentateurs de l'*Illiade* proposent pour équivalent au terme ἀμετροεπῆς du vers 212 tantôt ἀπεραντολόγος (« qui parle sans fin »), tantôt ἄμετρος ἐν τῷ λέγειν, φλυαρός (« qui parle sans mesure, bavard ») ou encore πολυλόγος (« qui parle beaucoup »)<sup>52</sup>, et des gloses similaires se retrouvent au v. 246 à propos de l'épithète ἀκριτόμυθε qui désignerait « celui qui ne met pas

---

poésie ; Eustathe de Thessalonique, *Comm. ad Il.* 13, 384-391 (Van der Valk 1979, 489) : l'épisode de Thersite a un caractère franchement comique ; Homère y accable d'injures ce « ridicule » personnage et montre tous les autres riant de ses malheurs « selon la loi de la comédie » ; 23, 784 (Van der Valk 1987, 833) : tous les Achéens rient de voir Ajax tomber dans une bouse de vache, comme au chant II ils ont ri de Thersite. Références complémentaires chez Korus 1991, 95-110.

47. *Schol. vetera ad Il.* 2, 217 c (Erbse 1969, 230) ; même remarque chez Eustathe de Thessalonique, *Comm. ad Il.* 2, 217-219 (Van der Valk 1971, 315). Comme le souligne Garland (1995, 73-86 : « *Deriding the disabled* »), laideur et difformité étaient dans l'Antiquité un constant sujet d'amusement, une cible habituelle de moqueries.

48. Eustathe de Thessalonique, *Comm. ad Il.* 2, 222 (Van der Valk 1971, 317-318).

49. *De Homero* 2, *loc. cit.* ; Kindstrand 1990, X, date ce texte de la seconde partie du II<sup>e</sup> s. apr. J.-C. et le place à l'époque de Maxime de Tyr.

50. *Ars rhetorica*, 11, 8 (Usener & Radermacher 1929, 383 ; trad. personnelle).

51. *Philoctète*, 442-444 (trad. personnelle).

52. *Schol. vetera ad Il.* 2, 212 d (Erbse 1969, 229) ; *Scholies D ad Il.* 2, 212 (Heyne 1834, 95) ; Eustathe de Thessalonique, *Comm. ad Il.* 2, 212 (Van der Valk 1971, 312).

de terme à ses discours » (ἐν τῷ λέγειν ἄκρῶν μὴ ἔχων) ou « celui qui ne se raseaucunement de paroles » (ὁ κόρον μύθου φέρων μηδόλω) <sup>53</sup>. D'après le *De Homero* du Pseudo-Plutarque, le poète épique partageait avec Pythagore le goût du silence (ἡ ἐχεμυθία καὶ τὸ σιγᾶν ἃ μὴ χρὴ λέγειν) et aurait, pour cette raison, pris Thersite à parti en le traitant d'ἀκριτόμυθε <sup>54</sup>. Clément d'Alexandrie invoque d'ailleurs l'épisode homérique dans le chapitre du *Pédagogue* qu'il consacre à « la mesure de la parole » (μέτρον φωνῆς) :

Il faut fermer la bouche à ceux qui crient à tort et à travers (ἀκαίροβόας) et aux braillards (κεκράκτας). C'est ainsi que le sage Ulysse infligea des coups à Thersite, parce que, seul, « il bavardait et piaillait sans mesure : | son cœur connaissait des mots malséants, à foison... » <sup>55</sup>.

S'il est condamné pour des raisons morales, le bavardage de Thersite est aussi invoqué à titre de contre-modèle stylistique par les théoriciens de la rhétorique : d'après le Ps.-Denys d'Halicarnasse, Homère se serait servi de l'exemple de Thersite pour condamner la faconde inopportune, et nous apprenons du poète « une grande et éclatante leçon », c'est que la vertu de la rhétorique ne réside pas dans l'abondance des paroles <sup>56</sup>. Déplaçant le débat sur le terrain de l'éloquence politique, Aelius Aristide affirme que l'orateur sérieux, celui dont l'esprit guide les paroles et qui juge inutile de parler s'il n'a pas d'idées, ne risque pas de rendre ses concitoyens bavards au lieu de modestes (κοσμίους) : ce ne sont pas Ulysse ou Nestor qui ont été accusés de corrompre l'armée des Achéens, mais Thersite, et pareil reproche serait pareillement injustifié à l'encontre de Périclès, qui contenait si bien la foule que même les orateurs se tenaient tranquilles <sup>57</sup> ! Ulysse, Nestor et Périclès incarnent donc aux yeux d'Aristide un usage raisonné du langage aux antipodes de la φλυαρία thersitéenne – en un passage où plane le souvenir de Thucydide chez qui Périclès apparaissait précisément comme le rempart des Athéniens contre l'*hybris* <sup>58</sup>.

De manière plus anecdotique, le paradigme de Thersite le bavard est souvent invoqué dans la littérature épistolaire par des auteurs s'accusant, avec une feinte humilité, de s'être montrés trop bavards : au XIV<sup>e</sup> s., Démétrios Cydonès et Manuel Paléologue déclarent ainsi, non sans coquetterie, dans plusieurs de leurs lettres, qu'ils

53. *Schol. vetera et recentiora e cod. Genevensi gr. 44 ad Il. 2*, 246 (Nicole 1891, 37).

54. *De Homero* 2, 149, 1-2 (Kindstrand 1990, 81). Le passage en question figure aussi dans l'*Anthologie* de Stobée sous le nom de Plutarque (3, 33, 16 : περι τῆς καθ' Ὀμηρον ἐχεμυθίας).

55. *Pédagogue*, 2, 7 [59, 2] (trad. personnelle).

56. *Ars rhetorica*, 11, 8 (Usener & Radermacher 1929, 383).

57. *Or. 3 (Pour les quatre)*, 66-68 (Lenz & Behr 1978, fasc. 2, 313-314).

58. Thucydide, 2, 65, 9 : « Chaque fois qu'il voyait <les Athéniens> se livrer mal à propos à une insolente confiance (ὑβρεὶ θαρσοῦντας), il les frappait par ses paroles en leur inspirant de la crainte » (Romilly 1962).

mériteraient de s'entendre traiter de Thersites pour avoir dépassé la mesure convenable<sup>59</sup> : la lettre antique était une forme brève !

Commentant la métaphore du geai introduite dans le texte homérique par le verbe ἐκολῶα (v. 212), l'auteur des *Epimerismi homerici* note que le geai est un oiseau θορυβῶδες καὶ κραυγαστικόν (« criard et bruyant »)<sup>60</sup>. L'adjectif θορυβῶδες suggère toutefois le désordre presque autant que le bruit, et c'est bien, en effet, sous les traits d'un perturbateur que Thersite apparaît chez nombre de commentateurs antiques et médiévaux qui invoquent volontiers le nom du personnage comme un indice de cette caractéristique : « Thersite » viendrait de la forme verbale θέρω / θέρωω et indiquerait l'ardeur du héros homérique (θερμὸς γὰρ καὶ προπετής ἦν) – à moins qu'il ne s'agisse d'un dérivé de θέρσος, forme éolienne de θάρσος, qui exprimerait la hardiesse désordonnée (θραῖσος ἄκοσμον) du plus laid des Achéens, l'audace qu'il met à insulter (θάρσος ... ἐν τῷ ὑβρίζειν) ou, par antiphrase, sa vaillance<sup>61</sup>.

Si le terme d'ὑβρις n'apparaît pas dans le texte d'Homère, il est en revanche abondamment représenté dans les scholies : d'après les *Scholias vetera*, Homère aurait d'ailleurs introduit le personnage de Thersite tout exprès pour insulter (ὑβρίσαι) Agamemnon, et l'adverbe ἐκπάγλως au v. 223 est glosé par ὑβριστικῶς, le verbe ἀγορεύεις au v. 250 par ὑβρίζεις<sup>62</sup> ; dans les *Scholias D*, où la part la plus importante du commentaire est occupée par l'interprétation des termes homériques, on assiste à une véritable prolifération de mots de la famille d'ὑβρις : ὄνειδεα au v. 222 est glosé par ὑβρεις ; ὄνειδίζων au v. 255 par ὑβρίζων ; λωβητήρα au v. 275 par ὑβριστήν ; ἀγῆνωρ au v. 276 par ἀυθάδης, ὑβριστής, καὶ θρασύς ; νεικεῖν au v. 277 par κακολογεῖν, ὑβρίζειν ; ὄνειδείους au même vers par ὄνειδιστικοῖς, ὑβριστικοῖς<sup>63</sup>. Pour les scholiastes, cela ne fait pas l'ombre d'un doute : Thersite est bien un *hybristés*. On retrouve la même idée chez beaucoup d'autres auteurs, antiques ou byzantins : le Ps.-Denys d'Halicarnasse estime que Thersite se montre insultant (ὑβρίζω) par sa franchise immodérée<sup>64</sup> ; Thémistios voit en lui « un fauteur

59. Cydonès, *Ep.* 11 (À l'empereur Jean Cantacuzène, a. 1343-1344), Loenertz 1956, 37-38 ; *Ep.* 444 (À l'empereur Manuel Paléologue, a. 1391), Loenertz 1960, 411 ; Manuel Paléologue, *Ep.* 16, Dennis 1977, 47 ; *Ep.* 64, Dennis 1977, 179.

60. *Epimerismi homerici ad Il.* 1, 575 A, Dyck 1983, 248 : ce texte, tardif (IX<sup>e</sup> s. ?), s'appuie sur les travaux d'Hérodien, dont il reflète les vues générales, d'après Van der Valk 1963, 601.

61. Cf. Hérodien (II<sup>e</sup> s.), *Περὶ ὀρθογραφίας*, Lenz 1870, 520 ; *Schol. vetera ad Il.* 2, 212 a (Erbse 1969, 227) ; Georges Choeroboscos (IX<sup>e</sup> s.), *Prolegomena et scholia in Theodosii Alexandrini canones*, Hildgard 1894, 217 ; *Etymologicum Gudianum* (XI<sup>e</sup> s.), de Stefani 1909, 259 ; *Etymologicum Magnum* (XII<sup>e</sup> s.), Gaisford 1848, 447 ; Eustathe de Thessalonique, *Comm. ad Il.* 2, 212 et 244 (Van der Valk 1971, 310 et 324). Chantraine 1963, notant que θέρσος, chez Homère, ne s'applique jamais à l'impudence, opte pour l'interprétation par antiphrase.

62. *Schol. vetera ad Il.* 2, 212 b, 222, 250 b, Erbse 1969, 228, 232, 236.

63. *Scholias D*, Heyne 1834, 96, 98 et 100.

64. *Ars rhetorica*, 11, 8, Usener & Radermacher 1929, 383.

d'insultes et d'outrages » (λοίδωρος... καὶ ὑβριστής), qui « savait beaucoup de paroles malséantes (ἄκοσμα) et s'en servait en dépit du bon sens (οὐκ ἐν τάξει), à tort et à travers (οὐδὲ ἐν κόσμῳ) »<sup>65</sup>. Quant à Tzetzés, il s'extasie sur le fait que Thersite « en outrageant (ὑβρίζω) les héros », soit devenu l'objet d'un poème : car, dit-il, ce n'est pas en raison de sa race, ni du fait de ses exploits qu'Homère a écrit sur lui, mais à cause de « ses outrages aux héros » (ὑβρεῖς ἡρώων) ; ainsi, « ce sont ses outrages (ὑβρεῖς) qui ont rendu l'homme célèbre »<sup>66</sup>. Eustathe de Thessalonique, dans son commentaire de l'*Odyssée*, rapproche, quant à lui, Thersite des *hybristai* que sont les prétendants ; après avoir critiqué ces derniers pour leur insolence en paroles et en actes, il se lance dans un éloge de la mesure : il faut, dit-il, « fuir les excès en toutes choses » ; il est évident, ajoute-t-il,

[que] la mesure est chose très utile aussi dans les harangues et autres formes de discours. C'est pourquoi Thersite, qui ne sait pas cela, est à juste titre tourné en dérision et qualifié d'ἀμετρηπής<sup>67</sup>.

C'est aussi sous les traits d'un *hybristês* que Quintus de Smyrne a choisi de représenter Thersite dans sa *Suite d'Homère*<sup>68</sup> : sans dire un mot de son physique, sans faire la moindre allusion à sa laideur, il met tout l'accent sur les vices de caractère du personnage. Les invectives que le héros de Quintus de Smyrne adresse à Achille prostré sur le corps de Penthésilée doivent beaucoup au discours du Thersite homérique, et témoignent d'un même goût de l'insulte ; il s'avance et « d'une voix méchante, prend rudement <Achille> à parti » (v. 722) : il le traite de « cœur pervers », d'« âme scélérate », raille son « fol amour des femmes », et l'accuse même de sombrer dans la lâcheté : « Dormir avec des femmes, lui dit-il, c'est affaire de couard » (v. 740). La réaction d'Achille furieux répète, sur un mode amplifié, celle d'Ulysse dans le texte homérique : il frappe Thersite à la tête et

toutes les dents à la fois tombent sur le sol [...]. Le sang coule de la bouche à flots, et l'âme débile du vaurien (ἀνέρος οὐτιδανοῖο) abandonne ses membres sur le champ. L'armée des Achéens applaudit : il ne s'entendait qu'aux querelles et aux méchants outrages (ἐπεσβολίησι), bien qu'il ne fût lui-même qu'un infâme ; il était la honte des Danaens. Et chacun se prend à dire parmi les Achéens prompts au combat : « Le vilain ne gagne rien à insulter (ὑβριζέμεν) les rois en public ou en cachette, car une terrible colère s'attache à lui. C'est justice : langue impudente toujours est châtiée

65. *Or.* 2 (*Βασανιστής*), 264 a-b (trad. personnelle).

66. *Chiliades*, 7, 151 (trad. personnelle). La même idée est reprise dans l'*Ep.* 20, Leone 1972, 37 : « Pour un peu, Homère aurait oublié d'inclure Thersite dans son poème, s'il n'avait pas outragé les héros ; ce sont ses outrages aux héros qui l'ont fait connaître et décrire par le poète... » (trad. personnelle).

67. *Comm. ad Od.* 1, 227 (Stallbaum 1825, 53-54).

68. Quintus de Smyrne, 1, 722-781 (Vian 1963). Sur ce texte, voir Schubert 1996 ; Spina 2001 b, 33-34.

par Aveuglement, qui n'apporte aux mortels que douleurs après douleurs » (v. 743-754)<sup>69</sup>.

Quintus de Smyrne, on le voit, a choisi de reprendre et d'accentuer la leçon du texte homérique, et la conclusion qu'il prête aux Achéens (« Le vilain ne gagne rien... ») correspond presque mot pour mot au commentaire d'Eustathe de Thessalonique à *Il.* 2, 250 : « Le premier venu doit s'abstenir non seulement d'insulter (ὕβριζειν) les rois, mais tout simplement de les avoir sans cesse à la bouche »<sup>70</sup>.

Un grief revient souvent chez les commentateurs antiques et médiévaux à l'encontre de Thersite : celui de semer la *stasis* parmi les Grecs. Dans l'*hypothesis* résumant le contenu du chant II de l'*Iliade*, c'est d'ailleurs le verbe στασιάζω qui est employé pour évoquer l'apostrophe de Thersite à Agamemnon : notre héros protestataire est décrit ἀμούσως πρὸς τὸν βασιλέα στασιάζοντα (« se rebellant grossièrement contre le roi »)<sup>71</sup>. Porphyre, dans ses *Questions Homériques*, affirme que si Thersite, malgré toutes ses infirmités, est venu à Troie, c'est parce que ses compatriotes ne voulurent pas laisser en arrière un personnage aussi séditieux (στασιώδης)<sup>72</sup>. La présence de Thersite, dit aussi Porphyre, est nécessitée par l'épisode de la mise à l'épreuve ; comme le désordre venait de la foule, Homère a inventé ce personnage ; de fait, la colère d'une foule peut être soit contenue par la peur, soit dissipée par le rire ; or l'intervention d'Ulysse suscite la peur et le caractère de Thersite déclenche le rire – ce qui assure doublement la résolution de la crise : Thersite peut alors disparaître, car il n'y aura plus d'épisodes de *stasis* dans la suite du poème<sup>73</sup>. En d'autres termes, le châtement de celui qui fait figure de *stasiastês* paradigmatique suffit à étouffer les sentiments séditieux de la collectivité tout entière : en montrant les Grecs mis en joie par le châtement de Thersite, le poète semble vouloir dire que l'indiscipline de la foule s'est apaisée et que ce qu'il y avait en elle de séditieux a disparu : le soulèvement des petits contre leurs supérieurs a pris fin, et avec lui l'idée qu'ils étaient autorisés à dire et faire tout ce qu'ils voulaient<sup>74</sup>.

69. L'épisode de la mort de Thersite, qu'Arctinos de Milet avait évoqué dans son *Éthiopide*, était célèbre dans l'Antiquité : Chérémon, contemporain d'Aristote, en avait tiré une pièce intitulée *Achille Meurtrier de Thersite* (Snell, *TrGF*, n° 71, F 1a-7) ; une amphore apulienne du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., conservée au Museum of Fine Arts de Boston, offre une illustration très remarquable de cet épisode (cf. Paton 1908).

70. Eustathe de Thessalonique, *Comm. ad Il.* 2, 250, Van der Valk 1971, 325.

71. *Homeri Ilias*, Heyne 1834, 75.

72. *Quaestionum homericarum ad Iliadem pertinentium reliquiae*, 2, 212 (Schrader 1880, 30). La même explication figure dans les *Schol. vetera ad Il.* 2, 212 d (Erbse 1969, 229), dans les *Scholies D ad Il.* 2, 212 (Heyne 1834, 95), et chez Eustathe de Thessalonique, *Comm. ad Il.* 2, 212 (Van der Valk 1971, 310-311).

73. *Quaest. homer. ad Il.* 2, 212 (Schrader 1880, 29).

74. *Quaest. homer. ad Il.* 2, 257-277 (Schrader 1880, 30-31).



S'il est un auteur prolifique sur la question de l'indiscipline de Thersite, c'est bien Eustathe de Thessalonique qui, de toute évidence, était un homme d'ordre, et il ne cache pas son antipathie pour ce personnage qu'il range au nombre des ἀτάκτους (« indisciplinés »), des ἀπασθάλους (« follement présomptueux ») et des ἀσωφρονίστους (« déraisonnables ») : dépeint par Homère sous les traits d'un « homme qui parle à contretemps » (ἀκαιρολόγον) et « fait preuve de franchise quand il ne faut pas » (οὐκ ἐν δέοντι παρρησιαστικόν), Thersite est caractérisé par l'excès de sa déraison (ὑπερβολὴ ἀφροσύνης) et par son extrême arrogance (ἄκρας θρασύτης καὶ περιφρονήσεως)<sup>75</sup>. Commentant le style du personnage, Eustathe note que son insolence apparaît d'emblée à travers le recours à la forme interrogative, qui est une figure de la θρασύτης (« hardiesse ») et de la σφοδρότης (« véhémence ») ; il remarque ensuite qu'au v. 232, l'expression ἢ γυναικα νέην est contraire aux règles : Homère, dit-il, représente Thersite en ἀφαιμαρτοεπῆ, en homme qui pêche contre la grammaire et qui, dans son emportement, oublie l'ordre normal des mots<sup>76</sup>. Enfin, au v. 289, Eustathe compare Thersite traitant ses compagnons d'« Achéennes, et non plus Achéens » à Ulysse disant des Grecs « Les voilà à geindre à la manière des veuves » (Il. 2, 289-290) : si la teneur des deux discours est la même, la formule employée par Ulysse est plus digne : il use d'une plaisanterie (ἀστέϊσμα), alors que Thersite recourt à la raillerie, et se montre par conséquent insultant à l'égard de ses compagnons<sup>77</sup>. De fait, le personnage est φίλερις et les propos qu'il adresse au peuple sont bien propres à soulever la masse (ἀνασειστικὰ... τοῦ ὄχλου)<sup>78</sup>. Et c'est justement parce qu'il est si éloigné de l'εὐκοσμία qu'il est odieux avec les rois, car ceux-ci, étant des κοσμήτορες, ont à cœur de faire régner l'ordre<sup>79</sup>. De même, si Thersite est opposé à Achille, ce n'est pas seulement « comme un homme très laid à un homme très beau » (ὡς καλλίστῳ αἰχίσιτος), mais aussi « comme un insensé à un homme raisonnable » (ὡς ἀφρων φρονίμῳ) et « comme un homme déréglé à un homme d'ordre » (ὡς κοσμήτορι ἄκοσμος)<sup>80</sup>.

Quelques auteurs, antiques et byzantins, soumettant l'épisode homérique à une lecture socio-politique, sont allés jusqu'à voir en Thersite une incarnation du rebelle démagogue : Lucien rapporte que le cynique Démonax, prenant par goût de la provocation la défense de Thersite, louait en lui une sorte de tribun du peuple (δημηγόρον)<sup>81</sup> ; à l'inverse, Maxime de Tyr, voulant dans l'une de ses *Dissertations* mettre en évidence l'enseignement moral que l'on peut tirer du texte homérique,

75. *Comm. ad Il.* 2, 212, 213, 215, 313 (Van der Valk 1971, 310, 312, 313).

76. *Comm. ad Il.* 2, 225-228 et 230-233 (Van der Valk 1971, 318 et 320).

77. *Comm. ad Il.* 2, 289 (Van der Valk 1971, 338).

78. *Comm. ad Il.* 2, 239 sq. et 235-238 (Van der Valk 1971, 319 et 321).

79. *Comm. ad Il.* 2, 213 (Van der Valk 1971, 312).

80. *Comm. ad Il.* 2, 216 (Van der Valk 1971, 314).

81. *Vie de Démonax*, 61.

approuve Homère d'avoir fait de Thersite un homme « à la laide apparence (αἰσχρὸς ἰδεῖν), au langage injurieux (φωνὴν ἐπεσβόλος), à l'esprit déréglé (γνώμην ἄτακτος) », pour qu'il soit « l'image du peuple indiscipliné » (εἰκὼν ἀκολάστου δήμου)<sup>82</sup> – appréciation dont on retrouve l'exact équivalent dans le commentaire de Sopatros (IV<sup>e</sup> s.) aux *États de cause* d'Hermogène, où le rhéteur, vantant la science rhétorique d'Homère, déclare :

Il connaissait le désordre de la démagogie (τὴν ἀταξίαν τῆς δημογωγίας) et savait quel genre d'hommes sont ceux qui parlent sans discernement et sans art (ἀδιακρίτως καὶ ἀτέχνως), comme Thersite « dont le cœur connaît des mots malséants, à foison »<sup>83</sup>.

Les commentateurs anciens avaient bien sûr remarqué les ressemblances, signalées plus haut, entre le discours de Thersite au chant II et celui d'Achille au chant I, et ils soulignent le caractère déplacé (τὸ ἄκαιρον) que prennent, quand c'est un estropié qui les prononce, les griefs justement formulés par le plus brave des Achéens<sup>84</sup>. Eustathe de Thessalonique invoque à ce propos un vers de l'*Hécube* d'Euripide : « Selon qu'elle provient de gens obscurs ou d'hommes en vue, la même parole n'a pas la même force »<sup>85</sup>. Comme Paris, Dolon, ou Hector, Thersite est un θρασύδειλος, un « poltron qui fait le brave », personnage prompt à la vantardise, mais incapable d'agir : en d'autres termes, il correspond au type de l'ἀλλάζων<sup>86</sup>. Les commentateurs d'Homère sont unanimes à critiquer la manière dont le plus laid des Achéens se met en avant de tous : s'il se querelle tout particulièrement avec Achille et Ulysse, qui sont les premiers d'entre les héros, note Eustathe de Thessalonique, c'est peut-être précisément parce qu'il prétend s'égaliser à eux ; lorsqu'il évoque au v. 231 les captifs pris ou liés par lui (ὄν ἐγὼ δῆσαζ...), il s'imagine apparemment être le premier de tous ; c'est pourquoi il exprime plus haut que tous les autres son mécontentement à voir toujours attribuer à Agamemnon la première part du butin ; Eustathe de Thessalonique remarque ensuite comment Thersite, tout en prétendant louer Achille, s'emploie à le dénigrer, comme si cet ἀγέννης ne jugeait pas le Péléide meilleur que lui-même : de fait, il rabaisse subrepticement sa bravoure, en laissant entendre que, sans doute, il est très fort, mais qu'il est sans audace ni ressort<sup>87</sup>.

82. Maxime de Tyr, *Dissertationes*, n° 26 (εἰ ἔστιν καθ' Ὀμηρον αἰρεσις), § 5.

83. Sopatros, *Schol. ad Hermogenis status*, Walz 1833, 6. À une date beaucoup plus tardive, on retrouve le même genre de commentaire dans une lettre de Nicéphore Choumnos, qui voit en Thersite l'incarnation de la κακία et le qualifie d'ἀναίσχυντος διμηγόρος (*Ep.* 151, Boissonade 1844, 174).

84. *Schol. vetera ad Il.* 2, 226 a (Erbse 1969, 232).

85. *Hécube*, 294-295 (trad. personnelle) : Eustathe de Thessalonique, *Comm. ad Il.* 2, 226 (Van der Valk 1971, 319).

86. Cf. *Schol. vetera ad Il.* 3, 19 (Erbse 1969, 359) ; Eustathe de Thessalonique, *Comm. ad Il.* 2, 244, 266-270 et 3, 15-22 (Van der Valk 1971, 324, 329, 590-591).

87. *Comm. ad Il.* 2, 220, 231, 239 sq. et 241 (Van der Valk 1971, 317, 319-320, 322-323).

Dans un opuscule intitulé *Comment lire les poètes*, Plutarque estime que la comparaison des deux discours d'Achille et de Thersite apprendra au jeune lecteur à se garder de la jactance (μεγαλαυχίαν) et de la vantardise (περιαντολογία) comme de vilains défauts<sup>88</sup>. Thémistios note pour sa part que « le discours, s'il n'est pas en accord avec le caractère, devient celui d'autrui, et non celui de l'orateur » ; lorsque Thersite dit aux Achéens « ὄν ἐγὼ δῆσαζ... », il tient le discours d'Achille ou d'Ajax :

Le bossu s'appropri[e] un discours qui ne lui conv[ie]nt nullement ; c'est pourquoi [...] le plus sage des Achéens le bat, pour qu'il cesse d'être bavard, indiscret, injurieux (ἔπεσβόλος), de se fâcher contre les meilleurs et de troubler l'assemblée<sup>89</sup>.

Tzetzès, pour sa part, oppose les banales vantardises de Thersite au beaucoup plus subtil discours tenu par Nestor à Agamemnon au chant I, à l'occasion de la querelle avec Achille, dans laquelle le vieil orateur intervient en conciliateur ; Tzetzès note l'habileté avec laquelle Homère fait dire à Nestor : « J'ai déjà été, moi, le compagnon d'hommes plus braves que nous » (v. 260) ; l'emploi de la première personne du pluriel permet en effet à Nestor de ne passer ni pour un fanfaron ni pour un insensé, alors que s'il avait parlé d'« hommes plus braves que vous », il aurait laissé entendre que les héros d'autrefois étaient supérieurs à Achille et Agamemnon, mais pas à lui-même – langage digne d'un Thersite ; en disant « nous », il dissimule « ce qu'il y a de vantard et d'outrageant » (τὸ κομπηρὸν καὶ ὑβριστικόν) dans ses propos, et feint de se mettre sur le même plan qu'Achille et Agamemnon<sup>90</sup>.

Thersite, en revanche, est du côté du κομπηρὸν, il est caractérisé par son τῦφος<sup>91</sup>. Pour mieux illustrer les illusions que le personnage nourrit sur son propre compte, les Byzantins évoquent assez souvent l'épisode, inventé par Lucien, du concours de beauté qui, dans l'Hadès, oppose Thersite à celui que l'*Iliade* décrit comme « le plus beau de tous les Danaens venus sous Ilion, après le Péléide sans reproche », Nirée, fils d'Aglaié et de Charops<sup>92</sup>. À vrai dire, en imaginant pareil scénario, Lucien ne prétendait nullement dénoncer la folie de Thersite et son aveuglement ; il voulait bien plutôt montrer la vanité des biens de ce monde, et notamment la vanité de la beauté, qui dans l'au-delà se trouve réduite à rien : si quelqu'un, dans le dialogue lucienescque, est suspect de gloriole, c'est Nirée, trop fier de ses charmes, et non Thersite, dont le discours consonne avec celui de Ménippe, chargé d'arbitrer la compétition : « Tu ne possèdes absolument pas la grande supériorité que le vieil aveugle, Homère, louait en toi, en t'appelant le plus beau de tous les hommes », déclare Thersite ; « malgré

88. *Comment lire les poètes*, 28 f – 29 b.

89. *Or. 2 (Βασανιστήζ)*, 261 d (trad. personnelle).

90. *Exegesis in Homeri Iliadem*, 1, 260 (Lolos 1981, 69).

91. Philès, *Poème n° 4* (Miller 1855, 190).

92. *Il. 2*, 673-675 (Mazon 1937). Sur la fortune qu'a connue à Byzance le motif du concours de beauté entre Nirée et Thersite, voir Milazzo 1989.

ma tête pointue et chauve, notre juge ne m'a nullement trouvé pire <que toi> » ; à quoi Ménippe fait écho, en invitant à son tour Nirée à plus de modestie :

Tes os sont les mêmes, ton crâne ne saurait être distingué du crâne de Thersite que parce qu'il est facile à briser : de fait, tu as un crâne fragile, et qui n'a rien de viril [...]. Ni toi, ni <aucun> autre n'êtes beaux : car l'égalité règne aux Enfers ; vous vous ressemblez tous<sup>93</sup>.

Or, si cet épisode, à l'origine, n'était pas censé montrer Thersite sous un jour spécialement négatif, il a été réinterprété par les Byzantins en un sens tout à fait hostile au personnage, puisqu'ils y voient une preuve de sa suffisance, de son οἴσις<sup>94</sup> : si Thersite s'est mis un jour à concourir pour la beauté avec Nirée, déclare Démétrios Cydonès dans l'une de ses lettres, c'est « soit parce qu'il n'avait pas vu sa propre laideur, soit parce que, dans son impudence, il tentait par ses querelles et par son tapage de persuader aux autres qu'il était le plus beau »<sup>95</sup> ; or, dit le même auteur, revenant dans une autre lettre sur une variante du même épisode, il est « pour Thersite plus laid que sa laideur même de s'imaginer faussement être beau comme le fils de Pélée »<sup>96</sup>. Telle est également l'opinion de Jean Chortasmenos, pour qui désirer ainsi des biens hors de portée (τῶν μὴ προσηκόντων) constitue un exemple caractérisé de « double ignorance »<sup>97</sup> – l'expression vient des commentateurs de Platon, qui désignent ainsi l'ignorance de celui qui ne sait pas qu'il ne sait rien<sup>98</sup>.

Qu'il y ait chez Thersite – chez le personnage homérique ou chez le héros du concours de beauté – une forme de démesure liée à la méconnaissance de soi, c'est ce que laisse clairement entendre le rapprochement opéré par Maxime de Tyr entre Thersite et Salmonée qui, dans son arrogance impie, prétendit s'égaliser à Zeus : en s'essayant à lancer la foudre, note Maxime de Tyr, « Salmonée ressemblait à Thersite imitant Nestor : comment des hommes pourraient-ils être pareils à Zeus? »<sup>99</sup>.

93. *Dialogue des morts*, 25, 1-2 (trad. personnelle).

94. Cf. Eustathe de Thessalonique, *De emendanda vita monachica*, 197 (Tafel 1832, 265).

95. *Ep.* 46, Cammelli 1930, 119 (trad. personnelle).

96. *Ep.* 315 (À Manuel Paléologue), Loenertz 1960, 242 (trad. personnelle) : on notera comment Achille s'est, dans ce passage, substitué à Nirée.

97. *Ep.* 40 (À un philosophe), Hunger 1969, 188.

98. Cf. Platon, *Apologie*, 21 d. Attestée dans le *Sophiste* (229 b), l'expression « double ignorance » y est employée par Platon avec une signification différente ; elle a été reprise et détournée de son sens primitif par les commentateurs, sous l'influence du passage fameux de l'*Apologie* – voir, par exemple, Proclus, *In Cratyl.* 65 ; dès l'époque de Julien, elle faisait figure de *topos*, comme le montre un passage de la *Lettre* 82 (444 c) de l'empereur apostat (Bidez 1924, 135).

99. *Dissertationes*, 35, 2 (trad. personnelle). Sur Salmonée, voir notamment Apollodore, *Bibliothèque*, 1, 9, 7 : « Plein d'orgueil, il voulait s'égaliser à Zeus, et il fut châtié pour son impiété. Il disait qu'il était lui-même Zeus. Il retira au dieu ses sacrifices et ordonna qu'ils lui soient offerts à lui. Il traînait derrière un char des outres de peau séchée et des chaudrons de bronze, en disant que c'était le tonnerre ; il lançait dans le ciel des torches enflammées, en disant que c'étaient des éclairs. Zeus le foudroya... » (Carrière & Massonnie 1991).

Que Thersite ait bien été perçu par les Anciens comme un personnage atteint de démesure, un passage du *Roman d'Hippocrate* nous en apporte confirmation<sup>100</sup> : il s'agit de la *Lettre 17*, sans doute la plus célèbre de ce roman épistolaire, où Hippocrate raconte comment, appelé par les Abdéritains en consultation auprès de Démocrite, qu'ils croient fou parce qu'il rit sans cesse, il s'entend expliquer par lui que le rire perpétuel est la seule réaction possible devant la folie généralisée à laquelle les hommes sont en proie :

Je ne ris que d'un seul objet, avoue Démocrite, l'homme plein de déraison, vide d'œuvres droites, puéril en tous ses desseins, et souffrant, sans aucune utilité, d'immenses labeurs, allant, au gré d'insatiables désirs (ἀμέτροισιν ἐπιθυμίησιν), jusqu'aux limites de la terre (πείρατα γῆς) et en ses abîmes infinis (ἀορίστους μυχοῦς), fondant l'or et l'argent, ne cessant jamais d'en acquérir, et toujours troublé pour en avoir plus (αἰεὶ δὲ θορυβούμενον περὶ τὸ πλεόν), afin de ne pas déchoir [...]. Je me ris de leurs échecs, j'éclate de rire sur leurs infortunes, car ils violent les lois de la vérité ; rivalisant de haine les uns contre les autres, ils ont querelle avec frères, parents, concitoyens, et cela pour de telles possessions dont aucun, à la mort, ne demeure le maître [...]. Ce qu'ils recherchent, c'est ce qui n'est pas à portée (τῶν μὴ ῥηιδίων ἐφίενται) [...]. On dirait à la guerre qu'ils louent le courage, et pourtant ils sont vaincus journellement par la débauche, par l'amour de l'argent, par toutes les passions dont leur âme est malade. Ce sont tous des Thersites de la vie (Θερσίται δ' εἰσὶ τοῦ βίου πάντες)<sup>101</sup>.

Dans ce texte, le nom de Thersite est devenu l'emblème du désir de l'impossible.

### Nouveaux Thersites

S'il est un domaine où Thersite est fréquemment invoqué, c'est celui de l'invective : on ne s'étonnera pas, vu la triste réputation du personnage, que son nom ait été volontiers utilisé pour flétrir tel ou tel adversaire. Mais il s'avère fort instructif d'examiner les raisons pour lesquelles on peut être affublé d'un pareil surnom, et nous verrons que l'apparence physique est loin d'être le motif le plus déterminant dans la référence au héros d'Homère.

### Trois exemples classiques

#### Cléon ?

Sans doute Thucydide ne compare-t-il jamais explicitement Cléon à Thersite mais, si l'on en croit un article de F. Cairns, le rapprochement devait se présenter

100. D'après Holzberg 1994, 22, ce roman par lettres pourrait avoir été composé sous le règne d'Auguste, ou même un peu avant : de fait, un passage du texte a été retrouvé sur un papyrus datant de la première moitié du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. (*P. Oxy.* 1184). Sur ce roman par lettres, voir aussi Smith 1990 et Rütten 1992.

101. Ps. Hippocrate, *Lettre 17*, Littré 1861, 365.

tout naturellement à l'esprit des lecteurs de la *Guerre du Péloponnèse*<sup>102</sup> : de fait, dans la première séquence où il apparaît chez Thucydide, un épisode d'assemblée au cours duquel les Athéniens examinent s'ils doivent ou non châtier les Mytiléniens coupables de défection, Cléon, partisan de la plus extrême sévérité, tient un discours dans lequel se retrouvent curieusement certaines des considérations développées par Périclès dans le texte célèbre de l'Oraison funèbre<sup>103</sup> : Cairns, et d'autres avec lui, en concluent que peut-être Thucydide qui, lorsqu'il parle de Cléon, oublie son impartialité coutumière et saisit toutes les occasions de noircir le personnage, se plaît ici à le présenter en singe de Périclès, comme Thersite est dans l'*Iliade* le singe d'Achille et, par le biais d'échos verbaux, crée le sentiment d'une *corruptio optimi*. Rien ne permet, bien sûr, de décider avec certitude des intentions de Thucydide, mais on notera que d'autres éléments dans le récit de l'historien pouvaient rappeler à l'esprit du lecteur le souvenir de Thersite : tout d'abord l'accent mis sur la brutalité de Cléon – il était « à tous égards le plus violent (βιαιότατος) des citoyens », dit Thucydide, lorsqu'il présente le personnage en 3, 36, 6 ; ensuite, le fait que dans tout le passage relatif au blocus de Pylos, Cléon est présenté sous les traits d'un fanfaron qui critique les stratèges et prétend en savoir plus qu'eux, mais recule, effrayé, dès qu'on lui propose le commandement (4, 27, 3 – 29, 1), puis, contraint et forcé à accepter la responsabilité des opérations militaires, joue si bien les fiers-à-bras que les Athéniens sont pris d'hilarité devant ses propos étourdis (4, 28, 5 : κούφολογία) ; enfin, l'accent mis sur la lâcheté du personnage dans le récit de la campagne de Thrace, au cours de laquelle Cléon trouve la mort, rattrapé par l'ennemi alors qu'il prenait la fuite (5, 10, 9)<sup>104</sup>.

En dehors de Thucydide, nous avons d'autres témoignages de la forfanterie de Cléon : Lucien cite un fragment comique où Cléon est traité de « Prométhée après

102. Cairns 1982. Sur la figure de Cléon chez Thucydide, voir Cornford 1907, 110-128 ; Romilly 1947, 137-167 ; Woodhead 1960 ; Westlake 1968, 60-85.

103. Tous les commentateurs s'accordent à relever des convergences entre les passages suivants : 3, 37, 2 (« Vous ne songez pas que <pardonnez aux rebelles> est une faiblesse qui vous met en danger sans vous valoir la faveur ; vous oubliez que l'empire constitue entre vos mains une tyrannie qui s'exerce sur des peuples qui, eux, intriguent et subissent cet empire de mauvais gré ») // 2, 63, 2 (« Car vous régniez désormais à la façon des tyrans, qui passent pour injustes en prenant le pouvoir, mais qui ne peuvent plus abdiquer sans danger ») ; 3, 38, 1 (« Pour moi, donc, je suis le même dans mon avis ») // 2, 61, 2 (« Je reste quant à moi le même : je ne change pas ») ; 3, 40, 4 (« Il vous faut châtier Mytilène par intérêt, sans souci des normes, ou sinon renoncer à l'empire et, loin du risque, vivre en hommes vertueux ») // 2, 63, 2 (« Et vous n'avez plus la possibilité de vous démettre, lors même que tel d'entre vous, saisi maintenant d'inquiétude, verrait là un moyen de jouir d'une vie paisible et de soigner sa respectabilité »). Sur ces convergences, voir notamment Gomme 1956, *ad locum*.

104. Comme le souligne Westlake 1968, 81, il n'est pas dans les habitudes de Thucydide de donner ce genre de précisions : il a choisi de présenter la mort honteuse de Cléon comme le climax de toute la campagne thrace.

l'événement »<sup>105</sup> ; plusieurs passages d'Aristophane confirment, semble-t-il, la tendance qu'avait Cléon à singer Périclès : lorsque le poète évoque le démagogue « éclatant en mots tonitruants » (ἐλασίβροντ' ἀναρρηγνύς ἔπη)<sup>106</sup>, il compare implicitement son éloquence à celle du grand homme d'État, qui avait la réputation de tonner à la tribune, et lorsqu'il évoque les vibrantes déclarations d'amour de Cléon à Démos, il le montre mettant littéralement en pratique les conseils de Périclès, qui recommandait à ses concitoyens « d'être épris de la cité »<sup>107</sup>. Tout ceci pouvait, sans doute, inciter le lecteur de Thucydide à établir un rapprochement entre Cléon et le « singe » Thersite, et le côté braillard du démagogue athénien, si souvent raillé par Aristophane<sup>108</sup>, constituait un lien supplémentaire avec le criard orateur homérique : les deux personnages avaient un style pareillement hybristique, même si le terme d'*hybris* n'apparaît pas davantage dans le portrait satirique de Cléon qu'il ne figure dans le texte de l'*Iliade* à propos de Thersite, sans doute, comme le suggère N.R.E. Fisher, parce que le langage de l'*hybris* paraît avoir été spécialisé à Athènes pour désigner les excès des riches et des aristocrates, et qu'il n'était pas facile pour les opposants ou critiques de la démocratie de recourir à ce vocabulaire<sup>109</sup>.

### Démosthène

Autre nouveau Thersite : Démosthène, ainsi traité au § 231 du *Contre Ctésiphon*, et cette fois de manière très explicite. C'est au cours du procès sur la couronne, dans la dernière partie de son discours d'accusation, qu'Eschine introduit cette référence homérique, pour mieux stigmatiser la proposition faite par Ctésiphon au peuple athénien d'octroyer une couronne à Démosthène, en récompense de ses bons et loyaux services :

Qu'un auteur de tragédies [...] vienne à faire figurer dans une pièce Thersite couronné par les Grecs, il n'est parmi vous personne qui le supporterait, parce qu'Homère dit que c'était un lâche (ἄνανδρον) et un sycophante ; et vous-mêmes, lorsque vous couronnez un pareil homme, oubliez-vous que vous serez sifflés par l'opinion de toute la Grèce<sup>110</sup> ?

105. *Prometheus es in verbis*, 2. Kock inclut ce passage au nombre des fragments douteux d'Eupolis (fr. 456, *Comicorum Atticorum Fragmenta* (Kock 1880), I, 368-369) ; Kassel & Austin, en revanche, le classent au nombre des *Adespota* (fr. 462, *Poetae Comici Graeci* (Kassel & Austin 1995), VIII, 138).

106. *Cav.* 626. La formule employée par Aristophane évoque Zeus, qu'un fragment de Pindare nomme ἐλασίβροντε παῖ Ῥέας (fr. 144, Maehler 1989). On sait que Périclès était couramment surnommé l'Olympien – cf. *Acharniens*, 530 sq. : « Alors, en colère, Périclès l'Olympien fulmina, tonna, bouleversa l'Hellade... » (trad. personnelle).

107. *Cav.* 732 : cf. Thucydide, 2, 43, 1.

108. Cf. *Cav.* 137 ; *Paix*, 758 ; *Guêpes*, 1034.

109. Fisher 1992, 497-498.

110. *Contre Ctésiphon*, 231 (Budé & Martin 1928). Sur ce texte, voir Spina 2001 b, 40.

Deux motifs sont ostensiblement mis en avant par Eschine pour justifier le rapprochement entre Démosthène et Thersite : la lâcheté de l'homme d'État et son caractère de sycophante. De la lâcheté de Démosthène, Eschine parle à d'innombrables reprises tout au long de son discours, ne cessant de traiter son adversaire de fuyard et de déserteur, qui a abandonné son poste à Chéronée et jamais n'a eu le cran de regarder l'ennemi en face<sup>111</sup>. Quant à l'accusation de sycophante, déjà introduite, elle aussi, plus haut dans le discours (§ 172), elle s'insère tout naturellement dans le portrait d'un Démosthène fauteur de troubles, que caractériseraient son outrage verbale et sa brutalité : Eschine accuse son adversaire de « violenter » l'assemblée de ses discours (§ 72 : προσβιασμένου), de se répandre en invectives à la tribune (§ 207 : λοιδορήσεται ; § 215 : λοιδοριῶν), de tenir un langage de factieux (§ 208 : στασιαστικὸς λόγους). Autant de notations en parfaite cohérence avec l'image de Thersite, et qui sans doute ont contribué à faire surgir la référence homérique. Mais il est encore un autre élément qui, dans le *Contre Ctésiphon*, crée un lien entre la figure de Thersite et le portrait de Démosthène, même si la ressemblance n'est pas soulignée par Eschine lui-même : il s'agit des supposées fanfaronnades de Démosthène, de son ἀλαζονεία (§ 99, 101, 256) ; Eschine accuse notamment son adversaire d'être « merveilleusement doué pour l'audace dans les paroles » (§ 152), il ironise sur son penchant à l'auto-éloge (§ 241), et va jusqu'à le traiter de « rebut du genre humain qui affecte la vertu » (§ 211 : κάθαρμα ζηλοτυποῦν ἀρετήν), en une formule que l'on imaginerait volontiers appliquée à Thersite, d'autant que le terme κάθαρμα est couramment utilisé en grec pour désigner le « bouc émissaire », et que Thersite possède indubitablement les caractéristiques de ce type de personnage<sup>112</sup>.

### Philippe

Mon troisième et dernier exemple d'époque classique est Philippe, que l'orateur Démade aurait traité de Thersite, après sa victoire à Chéronée, si l'on en croit Diodore de Sicile. Choqué par le manque de retenue avec lequel le roi célébrait sa victoire et paradait au milieu des Grecs prisonniers en insultant à leurs malheurs (ὕβριζων διὰ λόγων τὰς τῶν ἀκληρούντων δυστυχίας), Démade, qui était au nombre des captifs, serait intervenu pour blâmer l'ἀσέλγεια de Philippe : « Roi, lui aurait-il demandé, alors que la fortune t'a donné le rôle d'Agamemnon, n'as-tu pas honte de jouer celui de Thersite ? ». Sur quoi Philippe, frappé d'admiration par la παρρησία de l'orateur, lui aurait accordé la liberté, ainsi qu'à tous les autres prisonniers grecs, guéri de son ὑπερηφάνια par cette intervention salutaire<sup>113</sup>. Un passage

111. Cf. § 81, 151, 152, 155, 160, 175, 181, 187, 244, 247, 253.

112. Cf. Thalmann 1988, 22-26 ; Nagy 1994, 325-326.

113. Diodore de Sicile, 16, 87, 2 = Démade (de Falco 1954), fr. 48.



de Plutarque aide à préciser ce qui, dans l'attitude de Philippe, put lui valoir l'appellation de Thersite :

[le roi] se réjouit insolemment (διὰ τὴν χαράν ἐξυβρίσας) de sa victoire ; ivre, il fêta les morts en un bruyant cortège et entonna le début du décret de Démosthène, en scandant du pied la mesure et en marquant le temps : « Démosthène, fils de Démosthène, du dème de Paeania, a proposé ceci »<sup>114</sup>.

Ce sont les fanfaronnades de Philippe et son comportement bouffon qui ont amené à l'esprit de Démade le souvenir de Thersite.

### Exemples postérieurs

Dans aucun des trois exemples précédemment cités, la laideur ne sert de prétexte à mentionner le personnage homérique. Et si par la suite il arrive que tel ou tel auteur fasse allusion à la vilaine apparence de celui qu'il traite de Thersite, l'élément physique est rarement la motivation première du rapprochement – comme si Grecs et Byzantins éprouvaient quelque pudeur à attaquer leurs ennemis sur ce plan, retenus par les scrupules que Plutarque prête, non sans anachronisme, à Thersite et Ulysse dans leur altercation du chant II :

Quand ils s'insultent, ils ne s'attaquent nullement aux particularités physiques, mais dirigent leurs blâmes sur les défauts moraux [...]. Ulysse insulte en Thersite non le boiteux, le chauve ou le bossu, mais l'homme qui parle sans discernement (ἀκρίτους) <sup>115</sup>.

Le seul texte qui, à ma connaissance, insiste lourdement sur la laideur de l'adversaire est un texte satirique, composé par l'empereur Théodore II Doukas Laskaris, aux alentours de 1244, à la mort d'un pédagogue abhorré, auquel il reprochait d'avoir voulu lui interdire l'étude de la philosophie<sup>116</sup>. Ressortissant à la catégorie du *psogos* (il s'agit en

114. *Démosthène*, 20, 3 (trad. personnelle). Polybe, au contraire, loue le comportement de Philippe après Chéronée : « Par la guerre et par les armes, il a acquis la victoire et le pouvoir sur ceux-là seuls qui l'avaient affronté au combat ; mais par sa bonté et sa modération, il a soumis tous les Athéniens avec leur cité » (5, 10, 2 : trad. personnelle). Justin, qui suit lui aussi une source visiblement favorable à Philippe, est encore plus élogieux : Philippe, dit-il, « dissimula adroitement la joie que lui inspirait cette victoire [...]. Autant qu'il lui était possible, il vainquit de manière à ce que personne ne sentit sa victoire [...]. Il établit un équilibre (*temperavit*) entre la joie qu'il éprouvait secrètement et la douleur des ennemis, de manière à ne paraître ni enthousiaste auprès des siens ni insultant auprès des vaincus » (9, 4, 1-3 : trad. personnelle).

115. *Comment lire les poètes*, 30 b (trad. personnelle).

116. Le nom du personnage n'est pas indiqué, sous prétexte qu'une loi ordonne de ne pas désigner nommément ceux que l'on prend pour sujet de comédie (cf. Hermogène, *Περὶ στάσεων*, 11 : Rabe 1913, 88) ; il s'agit apparemment de Christophoros Zabareiotas, ce « Christophoros le bossu » dont Théodore parle dans quelques-unes de ses lettres (Festa 1898) : cf. *Ep.* 80, l. 33 (τὸν ἡμέτερον

l'occurrence d'un « blâme funèbre », ce texte destiné à flétrir un personnage qualifié d'« entièrement mauvais » (ὄλος κακός) évoque successivement la naissance obscure du pédagogue, sa patrie inconnue, ses parents ridicules (§ 2) : il était, déclare Théodore, « fils de guenon » et « chef des singes » (§ 3). Passant au portrait physique de l'adversaire, notre auteur le décrit louche ou bancal (φορκός), le crâne pointu (φοξός), les jambes torses, irrégulier (ἀνόμοιος) de la tête aux pieds, ventru, étroit de poitrine, couleur de charbon, camus, les yeux vairons (ἐτερόφθαλμος), voûté, en un mot bien fait pour susciter le rire (§ 3) ; Théodore ironise un peu plus loin sur la « démarche de singe » du personnage (§ 12 : πιθηκείῳ βαδίσματι), il le qualifie de Θεροστικὸν δέμας, de « corps de Thersite » (§ 21), et finit par le comparer « à Thersite pour l'apparence physique, à Échéτος pour la bestialité de l'âme »<sup>117</sup> ; il précise qu'il trouve même en son adversaire le manque de proportion (ἀναρμοστία) poussé à son plus haut point : car si, pour la taille, il est pareil à Thersite, il est de constitution encore plus disharmonieuse (§ 23 : ἄδοξότερος μέλεσι καὶ δυσειδέστερος διαρτία). Le portrait moral du personnage est à l'avenant de son portrait physique, et nombre des défauts qui lui sont reprochés évoquent aussi Thersite, dont l'ombre plane tout au long de l'opuscule, bien qu'il ne soit jamais nommé en dehors des passages relatifs à la physionomie du pédagogue : Théodore qualifie son défunt maître d'*hybristès*, de radoteur, de resserre de l'envie, de sommet de la querelle ; il l'accuse d'avoir accumulé outrages sur outrages (§ 9 : ὕβρεσιν ὕβρεις) contre lui-même et contre l'homme qui le formait à la philosophie, Georges Akropolitès (§ 14) ; taxant l'indigne pédagogue de « boutiquier » sensible à la seule ἀλογία (§ 10), notre auteur se moque de ses prétentions à la respectabilité : « Il s'imaginait que tout ce qu'il disait et faisait de déraisonnable était prototype de vertu et modèle de *paideia* », et il a fini ses jours « en plein radotage, dans la médisance et dans l'insolence » (§ 26 : ἐν πάσῃ... καταλαλία καὶ συκοφαντία καὶ ἀσελγεία). Au nombre des entités invitées à pleurer la disparition de ce triste personnage figurent Querelle, Envie, Jalousie, Prétention ( ἔπαρσις), Folle passion pour la gloire (δοξομαμία), Orgueil (τύφος), Colère, Sottise, Vanité (οὔησις), Légèreté (κουφότης).

Dans l'assez nombreuse cohorte des nouveaux Thersites, un autre semble avoir mérité cette dénomination en raison surtout de sa bouffonnerie : il s'agit d'un certain Dendéris, évoqué dans la *Continuation* de la chronique de Théophane, texte du X<sup>e</sup> siècle, où le personnage apparaît dans le rôle d'amuseur de l'empereur iconoclaste Théophile<sup>118</sup> : c'était, dit le chroniqueur,

---

Χριστοφόρον ἢ κυρτοφόρον) ; *Ep.* 168, l. 12 ; *Ep.* 202, l. 19 ; *Ep.* 216, l. 35-50 (Ζαβαρειώτην... ξηρόν... ἢ τοῦ Χριστοφόρου γομφόλοξος ῥάχις).

117. Cf. *Od.* 18, 85 sq. : « Le roi Échéτος, fléau pour tous les mortels, [...] d'un bronze impitoyable te taillera le nez et les oreilles » (trad. personnelle).

118. Livre III (*De Theophilo Michaelis*), 6 (Bekker 1838, 91) ; passage repris dans les chroniques du Ps. Syméon, de Skylitzès, de Kédrenos et d'Ephraem.

un petit homme, un estropié (παρακεκομμένον ἀνδράριον), qui ne différait en rien du Thersite d'Homère (τοῦ Ὀμηρικοῦ Θερσίτου διενηνοχὸς κατ' οὐδέν) ; par ses propos inconvenants (ἄσημά τε φθεγγόμενος), il suscitait les rires (γέλωτας κινῶν), et on le gardait au palais à titre de distraction (θυμηδίας ἔνεκεν).

Or, c'est précisément à ce rôle de bouffon que Dendéris doit d'occuper une place dans le récit du Continuateur : il fait un jour irruption dans la chambre privée de l'impératrice Théodora qui, à la différence de son époux, était iconophile, et la surprend en train d'embrasser des icônes ; comme ce fou (ὁ παραπαίῳν) la questionne naïvement, l'impératrice lui répond à propos des saintes images : « Ce sont mes belles poupées et je les aime beaucoup ». Dendéris s'empresse d'aller rapporter ces termes à Théophile qui, bien sûr, comprend immédiatement de quoi il retourne, et va réprimander Théodora. L'impératrice se défend en déclarant qu'elle était avec ses servantes en train de se regarder dans son miroir et que Dendéris, ayant vu les images reflétées dans le miroir, a, dans sa folie (ἄφρόνως), mal interprété la chose. Après s'être ainsi justifiée, Théodora fait la leçon à Dendéris, auquel elle demande de ne plus jamais parler des poupées à qui que ce soit, si bien que par la suite, un jour où l'empereur lui a demandé si sa maîtresse embrassait toujours ses belles poupées, le bouffon répond en portant la main à ses lèvres : « Chut, chut, majesté, il ne faut pas parler des poupées ! »<sup>119</sup>.

Plusieurs autres des personnages qui reçoivent l'appellation de Thersites le doivent aux insultes dont ils se sont rendus coupables : ils sont accusés d'être des *hybris-tai*. C'est le cas de Nilus, un aristocrate romain, membre du Sénat de Rome, auquel l'empereur Julien adresse, dans le courant de l'année 362, une lettre de semonce extrêmement sévère où figure la référence à Thersite<sup>120</sup>. Voici les circonstances qui ont déclenché cette explosion de colère impériale : Nilus avait, par le passé, servi à la cour de Constant, puis auprès de l'usurpateur Magnence, et il s'était successivement brouillé avec l'un et l'autre ; Julien, à son tour, appela le sénateur romain à exercer une fonction officielle (dont on ignore la nature exacte), mais celui-ci refusa l'offre impériale, peut-être parce qu'il ne trouvait pas assez prestigieuse la charge proposée ; tancé une première fois par Julien, dans une lettre que nous n'avons pas conservée, Nilus répondit en justifiant son refus par la peur d'essuyer un troisième échec, pareil à ceux déjà rencontrés sous Constant et Magnence ; Julien, dont on connaît la susceptibilité ombrageuse, semble avoir perçu comme une insupportable insulte le rapprochement opéré par Nilus entre lui-même, Constant et Magnence – Constant, parce qu'il avait participé, avec son frère Constance II, à l'extermination de sa famille, en 337, à la mort de Constantin, et Maxence, parce qu'il le tenait pour un

119. Sur ce passage, voir Treadgold 1988, 310 et 446-447.

120. Sur Nilus, voir Jones, Martindale & Morris 1971, 632.

méprisable tyran. Aux justifications de Nilus, il répondit donc par une lettre fort agressive, où il reproche à son correspondant ses « injures » (il parle de *λοιδορία* et de *βλασφημία*<sup>121</sup>) :

Crois-tu que ta franchise (*παρρησία*) vaille quatre oboles, comme on dit ? Tu ne sais donc pas que Thersite aussi faisait parade de franchise au milieu des Grecs, lui qu'Ulysse, le plus avisé de tous, frappa de son sceptre, tandis qu'Agamemnon ne se souciait pas plus de ses insultes (*παροινίας*) qu'une tortue des mouches, comme dit le proverbe<sup>122</sup>.

La *παρρησία* dont se targuait Nilus est donc réinterprétée par Julien comme une vulgaire marque de *παροινία*, terme qui désigne, étymologiquement, des outrages infligés sous l'empire de la boisson ; on notera que l'empereur dénonce aussi la *φλυαρία* de son correspondant<sup>123</sup> et se moque de l'inculture d'un personnage qui prétend se faire indûment passer « pour un esprit cultivé », alors qu'il n'a jamais touché un livre<sup>124</sup>.

Autre figure d'insulteur, celle du moine Sabbaitas, contre lequel Michel Psellos a composé, au XI<sup>e</sup> siècle, un virulent poème d'invectives<sup>125</sup> : il prétend s'y venger de ce personnage qui l'avait, dit-il, insulté (dans une lettre à son maître, Jean Mauropous, Psellos déclare que Sabbaitas se répandait en injures – *ταῖς ὕβρεσι καταπλύνει* – contre lui-même, son fils, Mauropous, contre l'empereur et contre Dieu, pour une raison non spécifiée<sup>126</sup>). Dans son poème satirique, Psellos accuse Sabbaitas d'avoir toutes les audaces, d'agir en tout de façon déplacée (v. 84), de se montrer bavard et radoteur (v. 89), d'être un rhéteur nourri d'orge (v. 93)<sup>127</sup> et, après avoir ainsi préparé le terrain, il traite finalement Sabbaitas de *Θερσίτ' ἄκριτόμυθε*, de « tout boiteux » (v. 104 : *χωλόπους ὄλε*), et de « malheureuse face de Thersite » (v. 107 : *εἰδός τι Θερσίτειον ἠθλιωμένον*).

121. *Ep.* 82, Bidez 1924, 135 : « Tu regardes comme un haut fait de diffamer tout le monde, d'invectiver tout le monde sans distinction ». Libanios, qui dans son *Or.* 18, évoque brièvement la colère de Julien à l'encontre de Nilus, présente le personnage comme un *ἄνδρα ῥωμαῖον θρασυνομένον* τὸ τοιοῦτον (§ 198).

122. *Ep.* 82, Bidez 1924, 138. Texte cité, à deux reprises, dans la *Souda* (v. s. *τεττάρων ὀβολῶν* et *Χελώνη μυιῶν*) et chez divers paroemiographes : Grégoire de Chypre (XIII<sup>e</sup> s.), *Paroemiae, Cod. leid. centuria* 3, 33 (*Χελώνη μυιῶν*), *CPG*, II, 91 ; Michel Apostolios (XV<sup>e</sup> s.), *Collectio paroemiarum, Centuria* 18, 19 (*Χελώνη μυιῶν*), *CPG*, II, 722 ; *Appendix proverbiorum*, 5, 27 (*Χελώνη μυιῶν*), *CPG*, I, 463.

123. *Ep.* 82, Bidez 1924, 138.

124. *Ep.* 82, Bidez 1924, 142.

125. *Poème* 21 (*In Sabbaitam*), Westerink 1992, 258-269.

126. *Ep.* 35, Sathas 1876, 269-270.

127. Expression proverbiale (cf. Julien, *Ep.* 36, Bidez 1924, 63), dont l'origine remonte à *Il.* 6, 506 et 15, 263, où est évoquée l'arrogance de l'étalon « gavé d'orge ».

On peut aussi ranger dans la catégorie des insulteurs le moine Marc, cible d'une lettre adressée en 1343 / 1344 par Grégoire Akindynos au patriarche Jean XIV Kalekas<sup>128</sup>, pour se défendre des calomnies « effrontément » répandues sur son compte par le personnage en question (l. 44)<sup>129</sup>. L'épisode se situe à l'époque de la querelle hésychaste : Marc et Akindynos appartiennent à deux camps opposés, puisque le premier compte parmi les partisans du mystique Grégoire Palamas, tandis qu'Akindynos était en 1344 le chef de file des anti-palamites<sup>130</sup>. Si, dans le portrait que notre auteur trace de son adversaire, traité de « figure thersitéenne » ou mieux de « Thersite en personne » (l. 6-7), la référence à l'apparence physique du personnage n'est pas absente – il était surnommé Kyrτος (Κυρτός), le Bossu, ce qui laisse penser qu'il devait être passablement difforme –, Akindynos insiste toutefois sur le fait qu'en cet individu se conjugue la difformité (πήρωσις) du corps et de l'âme : la difformité physique de Marc est, dit notre auteur, symbole de sa difformité intérieure (l. 13 sq.). Passant rapidement sur ses griefs personnels, Akindynos prétend donner à sa contre-attaque une portée plus générale, en accusant son adversaire d'être un agitateur en matière religieuse et politique : non seulement il dénonce l'impiété de Marc, en le qualifiant de βδέλυγμα τῆς εὐσεβείας (l. 6), mais il critique la déloyauté dont le personnage a fait preuve envers le jeune Jean V, héritier légitime de l'empereur Andronic III († 1341), et l'accuse d'avoir pris parti pour celui qu'il considère comme un usurpateur, le Grand Domestique Jean Cantacuzène, proclamé empereur à la faveur d'un coup d'État, en 1342 (l. 38-39)<sup>131</sup> ; lorsqu'il se trouvait en exil à Chios, Marc se serait d'ailleurs employé à semer le désordre dans l'île (l. 35 : οὐ μετρίως ταραττει καὶ συγκυκᾷ τὴν νῆσον). Figure d'*hybristès*, l'adversaire d'Akindynos est donc aussi décrit comme un fauteur de troubles.

Il en va de même pour le rebelle Spiridonakès, que le rhéteur et historien Nicétas Choniatès compare à Thersite, dans un discours composé en 1202 pour saluer le retour d'expédition de l'empereur Alexis III Ange, auréolé d'une quadruple victoire<sup>132</sup>. Nicétas évoque d'abord la répression du transfuge byzantin Manuel Kamitzès et celle de son allié valaque Chrysos Dobromir, puis la mise au pas du redoutable tsar de Bulgarie Kalojean, désigné dans notre discours sous le nom de Ioannitza ; après avoir comparé Kamitzès au traître Absalom et Kalojean à l'insolent Salmonée,

128. *Ep.* 37, Constantinides-Hero 1983, 131-141 (texte) et 367-371 (commentaire).

129. Akindynos répond à la lettre que le moine Marc avait adressée au patriarche Kalekas, « lettre pleine d'accusations », mettant en doute l'orthodoxie de ses convictions religieuses. Cette lettre nous a été conservée dans le *Coislin* 288, f° 291 r°-306 r° ; le manuscrit en question fut offert à la Laure athonite par le moine Marc lui-même, comme il est indiqué au f° 1 v° (cf. Sevcenko 1981, 72).

130. Sur cette querelle qui opposa « le mysticisme de l'Église orientale et le rationalisme secondé par la scholastique occidentale », voir Tatakis 1959, 261 sq.

131. Sur ces événements, voir Ostrogorsky 1956, 532-539.

132. *Or.* 11, Van Dielen 1972, 112. Sur les épisodes évoqués dans ce discours, voir Brand 1968, 132-133.

et après avoir loué l'empereur du triple nœud qu'il a su dénouer, triomphant comme Héraclès d'une hydre à plusieurs têtes et vainquant, comme Bellérophon, un monstre à la triple apparence (*i-e* la Chimère)<sup>133</sup>, Nicétas ajoute que l'on pourrait demander, en pastichant Platon : « Un, deux, trois ; où est le quatrième? »<sup>134</sup>. Le quatrième, répond-il, c'est cet « homme-fourmi<sup>135</sup>, qui arbore une apparence de Thersite » : ainsi est introduit Spiridonakès, éparque du thème des Smolènes qui, confiant dans la difficulté d'accès de cette région montagneuse, se rebella, avec l'espoir de transformer son thème en petit État indépendant<sup>136</sup>. Nicétas se demande s'il doit faire entrer le personnage dans son discours comme une corbeille (ὄς σπυρίδα – allusion codée au nom du rebelle)<sup>137</sup> contenant le surplus des trophées impériaux. Invoquant à sa décharge le proverbe de Salomon : « La terre est ébranlée par trois <fléaux>, le quatrième, elle ne peut le supporter »<sup>138</sup>, Nicétas déclare ne pas juger bon d'évoquer après les trois fléaux qui ont ébranlé le monde occidental ce « lézard domestique » qu'est Spiridonakès ; le rebelle doit, de toute évidence, cette appellation méprisante à sa basse extraction : c'est, précisément, l'obscurité de sa naissance qui, de l'avis du rhéteur, interdit qu'on s'attarde sur son cas ; Nicétas compare d'ailleurs ensuite Spiridonakès au moustique de la fable, qui périt dans les rais de l'araignée après s'être vanté de l'emporter sur le lion<sup>139</sup> : il ne mérite pas un mot de l'orateur et doit disparaître, « devenu invisible et sans gloire », selon la formule homérique<sup>140</sup>.

La catégorie de personnages à qui est le plus volontiers appliquée l'appellation de « nouveaux Thersites » est toutefois celle, non des insulteurs ou des agitateurs, mais celle des imposteurs, et s'il est un type psychologique particulièrement souvent

133. Cf. *Il.* 6, 181 : la Chimère est « lion par devant, serpent par derrière, et chimère au milieu » (trad. personnelle).

134. *Timée*, 17 a (Socrate demande, au début du dialogue) : « Un, deux, trois. Mais le quatrième de ceux qui hier ont été mes invités et qui aujourd'hui m'invitent à dîner, où est-il passé, cher Timée? » (trad. personnelle).

135. Une comédie de Phérécrate portait le titre de *Μυρμηκάνθρωποι*, d'ap. Athénée, 6, 229 a.

136. Cf. Cheynet 1990, 137-138 ; Grabler 1966, 182-194 et 387-388 ; Van Dieten 1971, 129-136. Nicétas Choniates évoque aussi dans son *Histoire* la rébellion de Spiridonakès, et lorsqu'il présente le personnage, il lui attribue de façon beaucoup plus explicite une apparence repoussante et pareille à celle du Thersite d'Homère (dont le nom, toutefois, ne figure pas dans le passage) : Spiridonakès était, si l'on en croit Nicétas, τὸ εἶδος φαῦλος, τὴν ἡλικίαν φαυλότερος, στράβων τὰς ὄψεις, χειρῶναξ τὴν τέχνην, τὴν τύχην χθόνιος ; quelques lignes plus loin, Nicétas qualifie le rebelle d'οὐτιδανὸν ἐν ἀνθρώποις (Van Dieten 1975, 534-535). On peut toutefois se demander si, lorsque notre historien désigne Spiridonakès des termes ἀνθρωπίσκος ou πυγμαϊκὸν ἀνδράριον, c'est vraiment à sa petite taille qu'il fait référence, et non plutôt à son insignifiance.

137. Allusion signalée par Van Dieten 1975, 112 : « *alludit ad nomen tacendum rebellantis* ».

138. *Prov.* 30, 21 (trad. personnelle).

139. Ésope, *fab.* 255 (Perry 1952) = *fab.* 189 (Chambry 1926) : « Le moustique et le lion ».

140. Cf. *Od.* 1, 242 (Télémaque dit de son père : « Il a disparu, devenu invisible et sans gloire », trad. personnelle).

accusé de thersitisme, c'est bien celui du pseudo-savant. Le pamphlet de Lucien *Contre un bibliomane ignorant*<sup>141</sup> nous offre un premier exemple en la matière : la cible de ce *psogos* était, sans doute, un individu bien précis, Syrien comme Lucien<sup>142</sup>, et connu du public de notre sophiste<sup>143</sup>, mais Lucien n'a pas jugé bon d'indiquer son nom, peut-être pour le transformer plus aisément en figure typique<sup>144</sup>. L'accent est mis sur l'impudence du personnage et sur son inculture. Recourant au procédé de l'apostrophe, Lucien prend le prétendu bibliomane à parti :

Puisque, entre autres livres, tu as acheté aussi beaucoup d'exemplaires d'Homère, que l'un <de tes gens> prenne le deuxième chant de son *Iliade* et t'en fasse la lecture [...]. Homère y a représenté un personnage tout à fait ridicule, orateur populaire (δημηγορῶν), au corps déjeté et mutilé. Or si ce Thersite, avec l'allure qu'il a, prenait les armes d'Achille, crois-tu qu'aussitôt, grâce à cela, il deviendrait à la fois beau et fort ? Franchira-t-il le fleuve ? En troublera-t-il le flot du sang des Phrygiens ? Tuera-t-il Hector et, avant lui, Lycaon et Astéropée, alors qu'il ne peut même pas porter sur ses épaules la lance de frêne ? Tu ne saurais dire oui. Il s'attirera bien plutôt le rire en boitant sous le bouclier, en tombant sur la face, entraîné par le poids, en montrant sous son casque, chaque fois qu'il relèvera la tête, ces yeux louches qui le caractérisent, en faisant bomber la cuirasse avec son dos voûté, en traînant ses jambières, déshonorant en somme à la fois le fabricant de ces armes et leur possesseur ! Ne vois-tu donc pas qu'il t'arrive la même chose, à toi aussi, lorsque tu tiens en mains ce livre, qui est si beau, avec sa couverture de pourpre et son fermoir doré, et que tu en lis le texte en faisant des barbarismes, en l'écorchant et en le distordant (§ 7 : trad. personnelle).

On notera comment, pour mieux mettre en évidence l'inculture de son adversaire, Lucien fait lui-même parade d'érudition, en multipliant les références homériques : non content d'emprunter au chant II de l'*Iliade* la mention de Thersite, il met aussi à contribution les chants XXI et XXII, avec l'évocation d'Achille au bord du Scamandre, puis la mention de ses combats successifs contre Lycaon, Astéropée, et contre Hector ; enfin, l'allusion à la lance de frêne rappelle deux autres passages de l'*Iliade*, où est évoquée l'arme redoutable qu'Achille tient du centaure Chiron, cette « lourde, longue et forte pique que nul autre Achéen ne peut brandir »<sup>145</sup>. Nouveau Thersite

141. Texte écrit aux alentours de 170, après la mort de Pérégrinus, à laquelle il est fait allusion au § 14. Sur la référence à Thersite en cet opuscule, voir Korus 1991, 99-100.

142. Cf. § 19 : καμὲ Σύρον ὄντα.

143. Robinson 1979, 62, note toutefois que le texte peut avoir été perçu différemment en fonction de l'auditoire devant lequel il était lu – soit comme un texte à valeur générale, soit comme une attaque *ad hominem*.

144. Jones 1986, 109-110, propose la candidature de Damophilos, philosophe et rhéteur de l'époque de Marc Aurèle, auteur de nombreux ouvrages, dont un *Φιλόβιβλος περὶ ἀξιοκτῆτων βιβλίων πρὸς Λόλλιον Μάξιμον* (cf. *Souda*, δ, n° 52).

145. *Il.* 16, 140-143 (trad. personnelle) ; voir aussi *Il.* 19, 387-391 : « De son étui, <Achille> tira la pique paternelle, la lourde, longue et forte pique que nul autre Achéen ne pouvait brandir – Achille seul

aspirant à jouer le rôle d'Achille, le bibliomane ignorant de Lucien est le type même du personnage qui cherche à se faire passer pour ce qu'il n'est pas. Introduite quelques paragraphes plus haut, l'image du singe sert, bien sûr, à dénoncer l'imposture du pseudo-savant :

Un singe est toujours un singe, comme dit le proverbe, même s'il possède des titres de reconnaissance (σύμβολα) en or ; pareillement, tu es toujours avec un livre à la main, en train de lire, mais tu ne comprends rien à ce que tu lis... (§ 4 : trad. personnelle).

Mais sans doute l'image en question contribue-t-elle aussi à préparer la référence à Thersite, dont nous avons vu les affinités avec cet animal.

Les autres personnages traités de Thersites sous prétexte de pseudo-science sont tous nommément identifiés, et parmi eux se trouvent quelques figures célèbres, dont Épicure, cible du philosophe stoïcien Cléomède, dans un traité sur *Les corps célestes*, composé peut-être au I<sup>er</sup> ou II<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>146</sup>. Le second livre de cet ouvrage, qui était, d'après R. Goulet, un cours de cosmologie de niveau élémentaire, s'ouvre sur une longue réfutation de la thèse épicurienne selon laquelle le soleil a la taille qu'il paraît avoir ; jugeant cette thèse absurde et en contradiction avec les phénomènes, Cléomède insiste pour sa part sur l'énergie extraordinaire du soleil et le rôle fondamental qu'il joue dans la conservation de l'univers ; la controverse scientifique se prolonge d'une série d'invectives personnelles contre Épicure – invectives qui servent de conclusion à l'ensemble du développement : c'est dans ce passage que figure la référence à Thersite<sup>147</sup>.

Telles sont, ironise Cléomède, les découvertes de la sagesse sacrée d'Épicure. Et, par Zeus, il me vient à l'esprit de le comparer au Thersite d'Homère : celui-ci, bien qu'étant le plus laid de toute l'armée achéenne [...] ne se tient pas tranquille pour autant, mais cherche querelle aux rois, faisant le fanfaron comme s'il était lui aussi quelqu'un d'important, et ensuite il ose se classer en parole au rang des héros ; Épicure profère le même genre de vanteries, quand il entreprend de se compter parmi les philosophes ; et il ne s'en tient pas là, mais va jusqu'à prétendre remporter la première place, et se montre ainsi encore plus effronté (θρασύτερος) que Thersite ; car celui-ci se vante

---

pouvait la brandir – l'arme en frêne du Pélion, que Chiron a coupée sur la cime du Pélion, et qu'il a offerte à son père, pour qu'il sème la mort parmi les héros » (trad. personnelle).

146. Cf. Goulet 2000, 436-439.

147. *Caelestia*, 2, 1, 24-27 (Todd 1990, 60-61). Ce passage figure, sous le n° 290, dans les fragments de Poseidonios édités par Theiler 1982, 204-216 (ensemble du développement de Cléomède consacré au soleil) ; en revanche, il n'a pas été repris dans l'édition de Edelstein & Kidd 1989. Todd 1989, 1368-1369, juge le caractère très stylisé de la polémique qui marque ce passage caractéristique de l'époque impériale.



seulement d'être un héros et l'égal des rois, mais il ne va pas jusqu'à s'attribuer la première place, tandis qu'Épicure affirme être seul, grâce à toute sa sagesse et sa science, à avoir découvert la vérité, et il prétend donc, pour cette raison même, remporter la première place ; aussi pourrait-on, je crois, lui déclarer à beaucoup plus juste titre : *Θερσίτ' ἀκριτόμυθε*..., et pour ma part, je ne qualifierai même pas ce nouveau Thersite d'« orateur sonore », comme fait Homère pour Thersite, car il a également corrompu les règles de l'expression [...]. Il n'a pas honte de se mettre au rang de Pythagore, d'Héraclite et de Socrate et de se juger digne d'obtenir parmi eux le premier rang.

C'est la démesure de prétentions aussi extravagantes qui choque Cléomède de la part d'un personnage que lui-même qualifie de « déchet immonde » (*κακὸν κάθαρμα*) et renvoie à sa vie de plaisir, « tel un ver qui se vautre dans un borbier immonde et impur ».

Si l'adversaire que Galien traite de Thersite nous est aujourd'hui moins connu qu'Épicure, c'était au II<sup>e</sup> siècle un médecin fort en vue, l'un des plus illustres représentants de la secte des Méthodiques, dont l'école possédait de nombreux adeptes à Rome à l'époque de Galien, et contre lesquels notre auteur a abondamment polémique tout au long de sa carrière<sup>148</sup>. Galien critique les positions simplistes des Méthodiques (ils prétendent réduire les maladies en trois classes<sup>149</sup>) ; il dénonce leurs insuffisances théoriques (ils sont incapables de faire la distinction entre *νόσημα* et *πάθος*) et leur reproche de mépriser l'héritage des Anciens, notamment le premier aphorisme d'Hippocrate selon lequel « La vie est brève et l'art long », à quoi ils substituent une autre maxime plus commode : « La vie est longue et l'art bref »<sup>150</sup>. Scandalisé de l'arrogance avec laquelle les Méthodiques se vantent d'enseigner toute la médecine en six mois, Galien dénonce le succès qu'ils obtiennent auprès de la jeunesse romaine par leur enseignement superficiel et erroné. Julien, cible du traité *Adversus ea quae a Juliano in Hippocratis aphorismos enuntiata sunt*, était de surcroît coupable aux yeux de Galien d'avoir composé un volumineux ouvrage où il attaquait les *Aphorismes* d'Hippocrate et critiquait sa théorie des humeurs<sup>151</sup>. Choqué qu'un Méthodique ait osé s'en prendre au Maître, Galien riposte en accusant le détracteur d'Hippocrate de ne rien connaître à l'art des Asclépiades, et il taxe ses critiques de tissu de sornettes : ce ne sont, proteste-t-il, qu'*ἀμαθία* et *ἀναισχυντία*,

148. Sur les Méthodiques, voir notamment Edelstein 1967 ; Vegetti 1980 ; Lopez Ferez 1991 ; Tecusan 2004.

149. *Des sectes*, 6 : « Ils s'efforcent [...] de mettre en évidence deux communautés de maladie et une troisième mixte. Ils leur ont donné le nom de "resserrement" et de "flux", et ils disent que toute maladie est soit resserrante soit fluente soit composée des deux » (Dalimier, Levet & Pellegrin 1998, 76).

150. *Des sectes*, 6 (Dalimier, Levet & Pellegrin 1998, 78).

151. Cf. Garcia-Ballester 2002, 20.

si bien que l'on dirait volontiers à son propos, car il n'y a rien de plus intarissablement bavard (ἀπεραντολογώτερον) que cet homme : « Thersite, seul... » ; et même, cette formule conviendrait mieux encore à Julien qu'à Thersite, car il a surpassé tous ceux qui furent jamais « en propos dénués de mesure » (ἐν ἀμετροεπίαις) ; il aurait besoin d'un Ulysse qui le fasse rasseoir de son sceptre. Galien s' imagine apparemment fort bien dans ce rôle, puisqu'il déclare ensuite percer à jour celui qui n'est rien d'autre qu'un δοξόσοφος, passant sa vie à bavarder devant des jeunes gens dépourvus d'instruction<sup>152</sup>.

C'est encore une figure de charlatan, à la fois pseudo-philosophe et pseudo-médecin, qui chez l'historien Agathias est comparée à Thersite. L'assez long passage où il est question de ce personnage, un dénommé Ouranios<sup>153</sup>, s'insère dans un développement consacré au souverain sassanide Chosroès I<sup>er</sup> (531-579), dont Agathias entreprend de démontrer que sa réputation de grand savoir est tout à fait surfaite<sup>154</sup>. D'après notre historien, l'histoire d'Ouranios en offre l'éclatante démonstration (2, 29-32) : cet individu, nous dit Agathias, se vantait de professer la médecine et, sans avoir aucune notion précise des dogmes d'Aristote, se flattait de très bien connaître sa philosophie ; notre auteur dénonce la prétention (βρενθύμενος) du personnage, qui hantait le Portique Impérial et les boutiques des libraires et engageait avec les familiers de ces lieux (Agathias lui-même en faisait partie<sup>155</sup>) de pompeux débats (ἐμεγαληγόρει) sur des questions de théologie – sujet que l'historien estime pour sa part inaccessible à l'entendement humain. « Comme le Thersite d'Homère, il piaillait et ne cessait de palabrer », mélangeant et confondant tout ; il se donnait pour un empirique, recourant à des concepts philosophiques glanés au hasard pour faire impression auprès des ignorants. Après avoir raillé l'incompétence d'Ouranios, Agathias s'en prend à l'inconduite de cet individu qui, invité à dîner chez de grands personnages, se gorge de nourriture et, tenant sous l'effet de l'ivresse des propos « excessivement vils et désordonnés » (ἀισχροῖς τε ἄγαν καὶ ἀκολάστοις), s'attire les rires, et parfois même les coups, « servant d'amusement aux convives, pas moins que les bouffons et les mimes » ; c'est, dit Agathias, un trompeur, un « cothurne » se parant

152. *Adversus ea quae...* 2, Wenkelbach 1951, 36 = Tecusan 2004, 297. Julien est, à nouveau, qualifié d'ἀναίσχυντος Θεοσίτης au chapitre 8 (Wenkelbach 1951, 63).

153. Sur Ouranios, voir aussi *Souda*, s. v. Οὐράνιος (o, n° 936 = citation d'Agathias). Jacoby identifie l'Ouranios d'Agathias avec un Ouranios mentionné par Étienne de Byzance (s. v. Χαράκιμβοβα) et Damase (d'ap. Photius, *Bibliothèque*, cod. 242, 342 b) comme l'auteur d'une histoire des Arabes, et considéré par Étienne de Byzance comme « très digne de foi en la matière » (*FGrHist* 675, T 1-3) ; Jacoby cite trente-deux fragments de cet auteur.

154. Sur ce texte, voir Cameron 1969-1970, 114-115 et 164-176 ; Cameron 1970, 70, 101, 103-104, 111, 122.

155. C'est sous la *Basileios Stoa* qu'Agathias préparait ses procès (cf. 3, 1, 4 : ἔγωγε βιβλίδια πολλὰ δικῶν ἀναπλέα καὶ πραγμάτων ἐξ ἑωθινοῦ μέχρι καὶ ἐς ἡλιον καταδύντα ἐκμελετῶ καὶ ἀνελίττω), selon la coutume des gens de loi, à ce que dit Procope (*De Aed.* 1, 11, 12).

de talents qu'il ne possède pas. Or ce charlatan, s'étant rendu à la cour de Chosroès, y a trouvé le meilleur accueil : frappé de son aspect – Ouranios a revêtu le vêtement imposant que portent à Constantinople les professeurs de lettres (καθηγηταὶ τῶν λόγων καὶ διδασκαλοί) –, le souverain sassanide le croit philosophe et se prend d'enthousiasme pour ce stupide bouffon (ὁ βόμαξ ἐκεῖνος καὶ ἐμπληκτος) au point de déclarer qu'il n'avait jamais vu homme pareil ; et pourtant, ajoute Agathias, il avait eu, peu auparavant, l'occasion de rencontrer « la fine fleur des philosophes de notre temps » (ἀρίστους ὡς ἀληθῶς φιλοσόφους... τὸ ἄκρον ἄωπον, κατὰ τὴν ποίησιν<sup>156</sup> : Agathias cite sept personnages, au nombre desquels figurent Damascios et Simplicios) ; en effet, ces sept philosophes païens, comme la religion désormais imposée aux Grecs ne leur plaisait pas (Agathias fait allusion ici à la législation antipaïenne de Justinien, qui aboutit à la fermeture de l'École d'Athènes<sup>157</sup>), étaient venus s'installer en Perse, où ils pensaient trouver un régime inspiré de Platon ; mais déçus dans les espérances qu'ils entretenaient au sujet de Chosroès, ils décidèrent finalement de regagner leur patrie. Ouranios, au contraire, lorsqu'il revient à Byzance, ne tarit pas d'éloges au sujet de Chosroès et, se vantant de son amitié avec le roi, prétend le faire passer pour un homme très cultivé, contribuant ainsi à répandre autour de lui une fausse idée du souverain sassanide. L'opposition établie par Agathias entre Ouranios et les sept philosophes, seuls véritablement dignes de ce nom, contribue évidemment à mieux faire ressortir la charlatanerie du premier et le caractère usurpé de ses prétentions intellectuelles.

Mes deux derniers exemples sont beaucoup plus tardifs, puisqu'ils appartiennent l'un et l'autre à la dernière période de l'histoire byzantine et illustrent le ton parfois fort vif pris par les querelles d'humanistes en cette époque de prérenaissance. La première querelle, d'ampleur limitée, opposa le philologue Jean Argyropoulos (ca 1415-1478) à un correspondant qui doit être le philosophe Georges Scholarios, un Latinophile convaincu, féru de scholastique, et traducteur en grec de Saint Thomas d'Aquin (il deviendra plus tard patriarche sous le nom de Gennadios II)<sup>158</sup>. L'épisode se situe à Constantinople, sans doute dans les années 1430 : il s'agit d'une controverse de caractère philologique où Argyropoulos conteste ce qu'a dit son adversaire

156. Cf. Pindare, *Isth.* 7, 28 ; Callimaque, *Hymne 2 (In Apoll.)*, v. 112.

157. *Code Justinien*, 1, 11 (*De paganis sacrificiis et templis*), 10, 2 : « Nous interdisons qu'aucun enseignement soit professé par ceux qui sont malades de la folie des Hellènes sacrilèges » (Krüger 1959, 64).

158. Le texte qui nous intéresse fait partie d'un groupe de trois lettres d'invectives adressées à un dénommé Georges, que la suscription de la première lettre identifie abusivement à Georges de Trébizonde. Comme l'a clairement montré Monfasani 1976, 375-378, le correspondant d'Argyropoulos ne saurait être Georges de Trébizonde qui, de 1426 à 1453, a séjourné continûment en Italie, qui était rhéteur et non philosophe, et qui de surcroît s'était converti au catholicisme, alors qu'Argyropoulos désigne son correspondant comme un coreligionnaire. Sur le véritable interlocuteur d'Argyropoulos, le philosophe Georges Scholarios, voir Hunger 1978, 39-40.

de l'orientation métaphysique des études grammaticales latines, et se moque à cette occasion de l'expression barbare de son correspondant, de la sottise de ses propos, de son ἀμουσία : on pourrait à bon droit, ajoute-t-il, prononcer à son propos les vers d'Homère Θερσίτ' ἀκριτόμυθε...<sup>159</sup>. Argyropoulos se montre d'ailleurs un peu prompt à manier l'invective, et mériterait en l'occurrence, plus que son correspondant, l'appellation de Thersite, puisque ses critiques témoignent d'une complète méconnaissance de la « grammaire spéculative » des Latins – d'où l'on peut déduire que la lettre ici évoquée est antérieure aux quatre années de séjour d'Argyropoulos à l'université de Padoue (1441-1444), où il acquit le titre de Docteur en Sciences et Médecine.

La deuxième querelle est d'une bien autre ampleur, puisqu'elle dura tout au long du XV<sup>e</sup> siècle et divisa savants byzantins et italiens en platoniciens et aristotéliens<sup>160</sup>. C'est un ouvrage de Pléthon, publié à Florence en 1439, le *De differentiis Aristotelis et Platonis* – ouvrage où Pléthon s'attachait à prouver la supériorité de Platon et soulignait les ambiguïtés d'Aristote concernant l'immortalité de l'âme – qui fut à l'origine de la phase la plus virulente de la controverse et opposa les traditionalistes, défenseurs d'Aristote, aux novateurs, partisans de Platon<sup>161</sup>. Le texte qui nous intéresse est un écrit d'Andronic Kallistos, l'un des plus célèbres péripatéticiens de l'époque<sup>162</sup>, qui intervint dans le débat pour défendre son cousin Théodore de Gaza, autre péripatéticien de renom, auteur d'un opuscule *Adversus Plethonem pro Aristotele De substantia*, contre les attaques du platonicien Michel Apostolios<sup>163</sup>, qui avait violemment mis en cause Théodore de Gaza dans son *Ad Theodori Gazae pro Aristotele De substantia Adversus Plethonem objectiones*<sup>164</sup>. Dans sa défense de Théodore de Gaza, Andronic Kallistos accuse Michel Apostolios de poser indûment au philosophe et de n'avoir en fait jamais rien compris à Aristote et jamais rien lu de Platon ; aussi, malgré tous ses efforts, n'a-t-il pas réussi à rabaisser Théodore de Gaza plus que Thersite n'a réussi à rabaisser Achille ; Kallistos dénonce le masque de

159. Ep. 3, Lampros 1910, 77-78.

160. Sur cette controverse entre « platoniciens » et « aristotéliens », voir Tatakis 1959, 290-301 ; Geanakoplos 1962, 73-110 ; Hunger 1978, 40-41.

161. Dans les milieux traditionalistes, on jugeait la métaphysique de Platon incompatible avec le christianisme et elle était, à ce titre, exclue du programme des études. Depuis le XI<sup>e</sup> siècle, chaque année, le dimanche de l'Orthodoxie, on lançait dans les églises un anathème contre « ceux qui considèrent les idées de Platon comme réellement existantes » : cf. Meyendorff 2002, 72.

162. Après la prise de Constantinople, Kallistos passa d'abord en Italie (1464) où il enseigna à Bologne, puis en France (1476) ; il a servi de copiste au cardinal Bessarion.

163. Autre réfugié de Constantinople, qui passa par la suite la plus grande partie de sa vie en Crète, à collecter et à copier des manuscrits pour Bessarion.

164. Dans son *De natura et arte*, Bessarion, intervenu lui aussi dans le débat, reproche vertement à Michel Apostolios les injures qu'il avait émises contre Théodore de Gaza et Aristote (Tatakis 1959, 294-295).

philosophe que voudrait se donner Michel Apostolios, lui qui n'est qu'un singe, et il l'invite à se contenter dorénavant de l'apparence dont le sort l'a jugé digne, sans chercher à s'approprier ce qui n'est pas fait pour lui (τῶν σοι μὴ προσηκόντων)<sup>165</sup>. Kallistos réutilise, un peu plus loin, le paradigme de Thersite, pour reprocher à Apostolios, qu'il traite de κάθαρμα, ses calomnies et ses insultes : « J'ai envie de t'adresser, tout à fait à propos, ce vers fameux d'Homère : Θερσίτ' ἄκριτόωθε... », déclare-t-il à Apostolios, qu'il invite à contenir sa langue intempérante et à ne pas lutter contre le lion Aristote, lui qui n'est qu'un bousier<sup>166</sup>. En ce dernier exemple se trouvent pour ainsi dire récapitulés tous les éléments d'ordre moral qui peuvent motiver la référence à Thersite : insolence, agressivité, insignifiance et prétention démesurée, bien exprimée ici à travers l'image du bousier qui veut s'attaquer au lion.

## Conclusion

À titre de contre-épreuve, et en manière de conclusion, pour achever de montrer l'importance que possèdent *hybris* et démesure dans l'image que les Anciens se sont faite de Thersite, je voudrais évoquer, en quelques mots, les rares textes qui, prenant le contre-pied de l'opinion commune, ont esquissé une réhabilitation de Thersite<sup>167</sup> : car il y est encore question d'*hybris*, mais c'est Homère, désormais, qui est jugé coupable d'outrage pour avoir si cruellement maltraité Thersite – au point que Lucien imagine le héros homérique infligeant au poète insulteur une *graphê hybreôs*<sup>168</sup>. Dans l'éloge paradoxal de Thersite composé par Libanios, où le blâme est rejeté non sur Homère, mais sur Ulysse, dont le sophiste souligne l'impudence (ἀσέλγεια) et la violence, Thersite est de surcroît très soigneusement lavé du soupçon de charlatanerie : il dit vrai, prétend Libanios, lorsqu'il se vante des villes qu'il a prises et des prisonniers qu'il a faits ; jamais il n'aurait eu l'imprudence de se vanter fausement devant témoins, et il faut donc le considérer comme l'un de ceux qui étaient effectivement redoutables aux ennemis : plus question, par conséquent, d'illusion du personnage sur lui-même, le Thersite de Libanios est bien ce qu'il prétend être<sup>169</sup>.

Corinne JOUANNO

*Université de Caen Basse-Normandie*

165. *Defensio Theodori Gazae adversus Michaelem Apostolium*, 2, 4 (Mohler 1942, 172).

166. *Ibid.*, 9, 7 (Mohler 1942, 179).

167. Cf. Spina 2001 b, 43-46.

168. Lucien, *Histoire véritable*, 2, 20 : « Homère l'emporta avec Ulysse pour avocat » (trad. personnelle).

169. *Prog.* 8, 4. Sur ce texte, voir Schouler 1984, 769-773 ; Spina 2001 a, 280-281 ; Spina 2001 b, 90-108.

## Références bibliographiques

### *Auteurs anciens*

- AGATHIAS (Keydell 1975), *Historiarum libri quinque*, R. Keydell (éd.), Berlin, W. De Gruyter (CFHB 2).
- AGATHIAS (Frendo 1975), *The Histories*, J.D. Frendo (trad.), Berlin – New York, W. De Gruyter (CFHB 2 A).
- AKINDYNOS, Grégoire (Constantinides-Hero 1983), *Letters of Gregory Akindynos*, A. Constantinides-Hero (éd.), Washington DC, Dumbarton Oaks (CFHB 21).
- AMMONIUS (Busse 1897), *In librum de interpretatione*, in *Commentaria in Aristotelem graeca*, IV. 5, A. Busse (éd.), Berlin, Reimer.
- ANONYMI, *In Aristotelis de interpretatione* (Taran 1978), *Anonymous Commentary*, L. Taran (éd.), Meisenheim am Glan, Hain.
- APOLLODORE (Carrière & Massonie 1991), *Bibliothèque*, J.-C. Carrière, B. Massonie (trad.), Besançon, Annales littéraires de l'université de Besançon.
- APOLLONIOS LE SOPHISTE (Bekker 1833), *Lexicon homericum*, I. Bekker (éd.), Berlin, Reimer.
- ARGYROPOULOS, Jean (Lampros 1910), *Epistulae ad Georgium Trapezuntium*, in *Ἀργυροπούλεια*, S.P. Lampros (éd.), Athènes, P.D. Sakellarios, p. 68-106.
- ARISTIDE, Aelius (Lenz & Behr 1976 / 1978 / 1980), *P. Aelii Aristidis opera quae exstant omnia*, I: *Or. I-XVI*, F.W. Lenz, C.A. Behr (éd.), Leyde, Brill, 4 fasc.
- (Ps.) ARISTOTE (Förster 1893), *Physiognomonica*, in *Scriptores physiognomonici*, vol. I, R. Förster (éd.), Stuttgart – Leipzig, Teubner, p. 1-91 (réimpr. 1994).
- CHOEROBOSCOS, Georges (Hilgard 1894), *Prolegomena et scholia in Theodosii Alexandrini canones*, in *Grammatici Graeci*, IV. 1, A. Hilgard (éd.), Leipzig, Teubner, p. 103-417.
- CHONIATÈS, Nicéas (Van Dieten 1972), *Orationes*, J. Van Dieten (éd.), Berlin, W. De Gruyter (CFHB 3).
- CHONIATÈS, Nicéas (Van Dieten 1975), *Historia*, J. Van Dieten (éd.), Berlin – Washington (DC), W. De Gruyter – Dumbarton Oaks (CFHB 11).
- CHORTASMENOS, Jean (Hunger 1969), *Johannes Chortasmenos (ca 1370 – ca 1436 / 37). Briefe, Gedichte und kleine Schriften*, H. Hunger (éd.), Vienne, Böhlau (Wiener Studien ; 7).
- CHOUMNOS, Nicéphore (Boissonade 1844), *Lettres*, in *Anecdota nova*, J.-F. Boissonade (éd.), Paris, Dumont, p. 1-222 (réimpr. Hildesheim, G. Holms Verlag, 1962).
- CLÉOMÈDE (Goulet 1980), *Théorie élémentaire*, R. Goulet (éd.), Paris, Vrin.
- CLÉOMÈDE (Todd 1990), *Caelestia*, R. Todd (éd.), Leipzig, Teubner.
- Code Justinien* (Krüger 1959), *Corpus juris civilis*, vol. II, P. Krüger (éd.), Berlin, Weidmann.
- Comitorum Atticorum Fragmenta* (Kock 1880), vol. I, T. Kock (éd.), Leipzig, Teubner.
- CYDONÈS, Démétrios (Cammelli 1930), *Correspondance*, G. Cammelli (éd.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).

- CYDONÈS, Démétrios (Loenertz 1956 / 1960), *Correspondance*, R. J. Loenertz (éd.), Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana (Studi e Testi 186 et 208), 2 vol.
- DÉMADE (de Falco 1954), *Demade oratore. Testimonianze e frammenti*, V. de Falco (éd.), 2<sup>e</sup> éd., Naples, Libreria Scientifica Editrice.
- (Ps.) DENYS D'HALICARNASSE (Usener & Radermacher 1929), *Ars rhetorica*, in *Dionysii Halicarnasei opuscula*, H. Usener, L. Radermacher (éd.), vol. II, Leipzig, Teubner, p. 253-387.
- ÉNÉE DE GAZA (Colonna 1958), *Theophrastus sive de animarum immortalitate*, M. E. Colonna (éd.), Naples, Iodice.
- ÉNÉE DE GAZA (Massa Positano 1962), *Epistolae*, L. Massa Positano (éd.), 2<sup>e</sup> éd., Naples, Libreria Scientifica Editrice.
- EPHRAEM (Bekker 1840), *Chronique*, I. Bekker (éd.), Bonn, E. Weber (CSHB).
- Epimerismi homerici* (Dyck 1983), *Pars prior. Epimerismos continens qui ad Iliadis librum A pertinent*, A. R. Dyck (éd.), Berlin, W. De Gruyter.
- ESCHINE (Budé & Martin 1928), *Discours, t. II : Contre Ctésiphon. Lettres*, G. de Budé, V. Martin (éd.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- ÉSOPE (Chambry 1925 / 1926), *Aesopi fabulae*, É. Chambry (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2 vol.
- ÉSOPE (Perry 1952), *Fables*, in *Aesopica*, B. E. Perry (éd.), Urbana, University of Illinois Press.
- Etymologicum Gudianum* (de Stephani 1909), E. L. de Stephani (éd.), Leipzig, Teubner.
- Etymologicum Magnum* (Gaisford 1848), T. Gaisford (éd.), Oxford, Oxford University Press.
- EUSTATHE DE THESSALONIQUE (Stallbaum 1825 / 1826), *Commentarii ad Homeri Odysseam*, G. Stallbaum (éd.), Leipzig, Weigel, 2 vol.
- EUSTATHE DE THESSALONIQUE (Tafel 1832), *De emendanda vita monachica*, in *Eustathii metropolitanitae Thessalonicensis opuscula*, T. L. F. Tafel (éd.), Francfort, S. Schmerber, p. 214-267.
- EUSTATHE DE THESSALONIQUE (Van der Valk 1971 / 1976 / 1979 / 1987), *Commentarii ad Homeri Iliadem pertinentes*, M. Van der Valk (éd.), Leyde, Brill, 4 vol.
- GALIEN (Wenkelbach 1951), *Adversus ea quae a Juliano in Hippocratis aphorismos enuntiata sunt libellus*, in *Corpus Graecorum Medicorum*, V. 10. 3, E. Wenkelbach (éd.), Berlin, Akademie Verlag, p. 31-70.
- GALIEN (Dalimier, Levet & Pellegrin 1998), *Traité philosophiques et logiques*, C. Dalimier, J.-P. Levet, P. Pellegrin (trad.), Paris, GF Flammarion.
- GALIEN (Tecusan 2004), *Adversus ea quae a Juliano in Hippocratis aphorismos enuntiata sunt libellus*, in *The Fragments of the Methodists. Methodism outside Soranus. Vol. 1: Text and Translation*, M. Tecusan (éd.), Leyde, Brill, p. 290-331 (fr. 111).
- HERMOGÈNE (Rabe 1913), *Περὶ στάσεων*, in *Hermogenis opera*, H. Rabe (éd.), Leipzig, Teubner, p. 28-92.
- HÉRODIEN (Lentz 1870), *Περὶ ὀρθογραφίας*, in *Grammatici Graeci, III. 3*, A. Lentz (éd.), Leipzig, Teubner, p. 407-611.
- HÉSYCHIUS (Schmidt 1861 / 1862 / 1868), *Lexicon*, vol. 3-5, M. Schmidt (éd.), Iena, F. Maukii.

- HÉSYCHIUS (Latte 1953 / 1966), *Lexicon*, vol. 1-2, K. Latte (éd.), Copenhague, Munksgaard.
- (Ps.) HIPPOCRATE (Littré 1861), *Lettres*, in *Œuvres complètes d'Hippocrate*, É. Littré (éd.), vol. IX, Paris, Baillière & fils, p. 358-429.
- HOMÈRE (Mazon 1937), *Illiade, t. I (chants I-VI)*, P. Mazon (éd.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- JULIEN (Bidez 1924), *L'Empereur Julien, Œuvres complètes, Lettres et fragments*, J. Bidez (éd.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- KALLISTOS, Andronic (Mohler 1942), *Defensio Theodori Gazae adversus Michaellem Apostolium*, in *Aus Bessarions Gelehrtenkreis*, L. Mohler (éd.), Paderborn, F. Schöningh, p. 170-203.
- LUCIEN (MacLeod 1974), *Adversus indoctum*, in *Luciani opera*, M.D. MacLeod (éd.), vol. II, Oxford University Press (Oxford Classical texts), p. 121-134 (op. 31).
- MANUEL II PALÉOLOGUE (Dennis 1977), *The Letters of Manuel II Palaeologus*, G.T. Dennis (éd.), Washington (DC), Dumbarton Oaks (CFHB 8).
- NICOLAS (Felten 1913), *Progymnasmata*, J. Felten (éd.), Leipzig, Teubner.
- PHILELPHOS, Franciscos (Legrand 1892), *Cent-dix lettres*, É. Legrand (éd.), Paris, Ernest Leroux.
- PHILÈS, Manuel (Miller 1855 / 1857), *Manuelis Philae carmina*, E. Miller (éd.), Paris, Typographeus imperialis, 2 vol.
- PINDARE (Maehler 1989), *Pindarus. Pars II. Fragmenta – Indices*, H. Maehler (éd.), Leipzig, Teubner.
- (Ps.) PLUTARQUE (Kindstrand 1990), *De Homero*, J.F. Kindstrand (éd.), Leipzig, Teubner.
- Poetae Comici Graeci* (Kassel & Austin 1995), vol. VIII : *Adespota*, R. Kassel, C. Austin (éd.), Berlin, W. De Gruyter.
- POLLUX (Bethe 1900 / 1931 / 1937), *Onomasticon*, E. Bethe (éd.), Leipzig, Teubner, 3 vol.
- POLYBE, rhéteur (Spengel 1856), *Fragmenta de figuris*, in *Rhetores graeci*, vol. III, L. Spengel (éd.), Leipzig, Teubner, p. 105-109.
- PORPHYRE (Schrader 1880 / 1882), *Quaestionum homerocarum ad Iliadem pertinentium reliquiae*, H. Schrader (éd.), Leipzig, Teubner, 2 vol.
- POSEIDONIOS (Edelstein & Kidd 1972), *Posidonius. 1, The Fragments*, L. Edelstein, I.G. Kidd (éd.), Cambridge, Cambridge University Press.
- POSEIDONIOS (Theiler 1982), *Die Fragmente*, W. Theiler (éd.), Berlin, W. De Gruyter.
- PROCLUS (Kroll 1899 / 1901), *In Platonis rem publicam commentarii*, W. Kroll (éd.), Leipzig, Teubner, 2 vol.
- PROCLUS (Severyns 1963), *Recherches sur la Chrestomathie de Proclus, IV. La Vita Homeri et les sommaires du Cycle*, A. Severyns (éd.), Paris, Les Belles Lettres.
- PSELLOS, Michel (Sathas 1876), *Lettres*, in *Bibliotheca graeca Medii Aevi*, vol. V, C.N. Sathas (éd.), Paris, Maisonneuve et C<sup>ie</sup>, p. 219-523.
- PSELLOS, Michel (Westerink 1992), *Poemata*, L.G. Westerink (éd.), Stuttgart – Leipzig, Teubner.



- QUINTUS DE SMYRNE (Vian 1963), *La Suite d'Homère, t. I (Livres I-IV)*, F. Vian (éd.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- Scholias graeca in Homeri Iliadem. Scholia vetera* (Erbse 1969), H. Erbse (éd.), vol. I, Berlin, W. De Gruyter.
- Scholias vetera et recentiora e cod. Genevensi gr. 44* (Nicole 1891), *Les Scolies genevoises de l'Iliade*, vol. I, J. Nicole (éd.), Genève, Georg (réimpr. Hildesheim, Olms, 1966).
- Scholies D* (Heyne 1834), in *Homeri Ilias cum brevi annotatione. Accedunt scholia minora*, C.G. Heyne (éd.), Oxford, Oxford University Press, 2 vol.
- Scholies d'Aelius Aristide* (Dindorf 1829), in *Aristides*, W. Dindorf (éd.), vol. III, Leipzig, Reimer.
- Scholies de Lycophron* (Scheer 1958), *Lycophronis Alexandra*, vol. II, E. Scheer (éd.), Berlin, Weidmann.
- SÉMONIDE (West 1972), *Iambi et elegi graeci*, M.L. West (éd.), Oxford, Oxford University Press.
- SOPATROS (Walz 1833), *Scholias ad Hermogenis status*, in *Rhetores graeci*, vol. V, C. Walz (éd.), Stuttgart, Cotta, p. 1-211.
- Souda* (Adler 1928 / 1931 / 1933 / 1935 / 1938), *Lexicon*, A. Adler (éd.), Leipzig, Teubner, 5 vol.
- STEPHANUS (Hayduck 1885), *In Aristotelis librum de interpretatione*, in *Commentaria in Aristotelem graeca, XVIII. 3*, M. Hayduck (éd.), Berlin, Reimer.
- STEPHANUS (Rabe 1896), *In artem rhetoricam commentaria*, H. Rabe (éd.), Berlin, Reimer.
- THÉODORE II LASKARIS (Festa 1898), *Epistulae CCXVII*, N. Festa (éd.), Florence, Istituto di studi superiori pratici e di perfezionamento.
- THÉODORE II LASKARIS (Tartaglia 2000), *Satyra in Paedagogum*, in *Opuscula rhetorica*, A. Tartaglia (éd.), Munich – Leipzig, K.G. Saur (Bibliotheca Teubneriana), p. 153-197.
- THÉON, Aelius (Patillon 1997), *Progymnasmata*, M. Patillon (éd.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- THÉOPHANE Continué (Bekker 1838), *Chronique*, I. Bekker (éd.), Bonn, Weber (CSHB).
- THUCYDIDE (Romilly 1962), *La Guerre du Péloponnèse, t. II, 1 : livre II*, J. de Romilly (éd.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- THUCYDIDE (Bodin & Romilly 1968), *La Guerre du Péloponnèse, t. III : livres IV et V*, L. Bodin, J. de Romilly (éd.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- THUCYDIDE (Weil & Romilly 1969), *La Guerre du Péloponnèse, t. II, 2 : livre III*, R. Weil, J. de Romilly (éd.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- TZETZÈS, Jean (Leone 1968), *Chiliades*, in *Ioannis Tzetzae historiae*, P.A.M. Leone (éd.), Naples, Libreria Scientifica Editrice.
- TZETZÈS, Jean (Leone 1972), *Ioannis Tzetzae Epistulae*, P.A.M. Leone (éd.), Leipzig, Teubner.
- TZETZÈS, Jean (Lolos 1981), *Der unbekanntte Teil der Ilias-Exegesis des Ioannes Tzetzes (A 97 – 609)*, A.C. Lolos (éd.), Königstein, Hain.

**Études**

- ANDERSEN O. (1982), « Thersites und Thoas vor Troia », *SO*, 57, p. 7-34.
- BOUFFARTIGUE J. (1992), *L'Empereur Julien et la culture de son temps*, Paris, Institut d'études augustiniennes.
- BRAND C.M. (1968), *Byzantium Confronts the West (1180-1204)*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- CAIRNS D.L. (1996), « Hybris, Dishonour, and Thinking Big », *JHS*, 116, p. 1-32.
- CAIRNS F. (1982), « Cleon and Pericles : a Suggestion », *JHS*, 102, p. 203-204.
- CAMERON A. (1969-1970), « Agathias on the Sassanians », *DOP*, 23-24, p. 67-183.
- CAMERON A. (1970), *Agathias*, Oxford, Clarendon Press.
- CHANTRAINE P. (1963), « À propos de Thersite », *AC*, 32, p. 18-27.
- CHEYNET J.-C. (1990), *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210)*, Paris, Publications de la Sorbonne (Byzantina Sorbonensia ; 9).
- CORNFORD F.M. (1907), *Thucydides Mythistoricus*, Londres, E. Arnold.
- DEBENEDETTI E. (1901), « L'episodio di Tersite », *Atene e Roma*, 4 (n° 27), p. 88-91.
- DI BENEDETTO V. (1998), *Nel laboratorio di Omero*, 2° éd., Turin, Einaudi.
- EBERT J. (1969), « Die Gestalt des Thersites in der *Ilias* », *Philologus*, 113, p. 159-175.
- EDELSTEIN L. (1967), « The Methodists », in *Ancient Medicine*, O. Temkin, C. Lilian Temkin (éd.), Baltimore, Johns Hopkins Press, p. 173-191 (trad. de l'article « Methodiker » paru en 1935 in *PW, Suppl.* VI, col. 358-373).
- EVANS E.C. (1948), « Literary Portraiture in Ancient Epic », *HSPH*, 58-59, p. 189-217.
- FELDMAN A. (1947), « The Apotheosis of Thersites », *CJ*, 42, p. 219-221.
- FISHER N.R.E. (1992), *Hybris. A Study in the Values of Honour and Shame in Ancient Greece*, Warminster, Aris and Phillips.
- GARCIA-BALLESTER L. (2002), « Galen's Medical Works in the Context of his Biography », in *Galen and Galenism: Theory and Medical Practice from Antiquity to the European Renaissance*, J. Arrizabalaga et al. (éd.), Aldershot, Ashgate, p. 1-53.
- GARLAND R. (1994), « The Mockery of the Deformed and the Disabled in Graeco-Roman Culture », in *Laughter down the Centuries I*, S. Jäkel, A. Timonen (éd.), Turku, Turun Yliopisto, p. 71-84.
- GARLAND R. (1995), *The Eye of the Beholder. Deformity and Disability in the Graeco-Roman World*, Ithaca, Cornell University Press.
- GEANAKOPOLOS D.J. (1962), *Greek Scholars in Venice: Studies in the Dissemination of Greek Learning from Byzantium to Western Europe*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- GEBHARD V. (1934), « Thersites », *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, zweite Reihe, V. A. 2, Stuttgart, J.B. Metzler, col. 2455-2471.

- GOMME A. W. (1956), *A Historical Commentary on Thucydides*, vol. II-III (« *The Ten Years' War* »), Oxford, Clarendon Press.
- GOULET R. (2000), « Cléomède », in *Dictionnaire des philosophes antiques*, R. Goulet (dir.), vol. III, Paris, CNRS, p. 436-439.
- GRABLER F. (1966), *Kaisertaten und Menschenschicksale im Spiegel der schönen Rede. Reden und Briefe des Niketas Choniates*, Graz – Vienne – Cologne, Verlag Styria (Byzantinische Geschichtsschreiber ; 11).
- HOLZBERG N. (1994), « Der griechische Briefroman. Versuch einer Gattungstypologie », in *Der griechische Briefroman, Gattungstypologie und Textanalyse*, N. Holzberg (éd.), Tübingen, G. Narr, p. 23-28.
- HUNGER H. (1978), *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, vol. I, Munich, C. H. Beck.
- JONES A. H. M., MARTINDALE J. R., MORRIS J. (1971), *The Prosopography of the Later Roman Empire, vol. I, AD 260-395*, Cambridge, Cambridge University Press.
- JONES C. P. (1986), *Culture and Society in Lucian*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- JONG I. de (1987), « The Voice of Anonymity : *tis*-Speeches in the *Iliad* », *Eranos*, 85, p. 69-84.
- KIRK G. S. (1985), *The Iliad. A Commentary. Volume I (Books 1-4)*, Cambridge, Cambridge University Press.
- KORUS K. (1991), *Die griechische Satire. Die theoretischen Grundlagen und ihre Anwendung auf Homers Epik*, Cracovie, Nakladem uniwersytetu Jagiellonskiego.
- KOUKLANAKIS A. (1999), « Thersites, Odysseus, and the Social Order », in *Nine Essays on Homer*, M. Carlisle, O. Levaniouk (éd.), Lanham, Rowman Littlefield, p. 35-54.
- LEMERLE P. (1971), *Le Premier Humanisme byzantin. Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au X<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF.
- LINCOLN B. (1994), *Authority. Construction and Corrosion*, Chicago, University of Chicago Press.
- LOHMANN D. (1970), *Die Komposition der Reden in der Ilias*, Berlin, W. De Gruyter.
- LOPEZ FERREZ J. A. (1991), « Le témoignage de Galien sur les méthodiques à Rome », in *Les Écoles médicales à Rome*, P. Mudry, J. Pigeaud (éd.), Genève – Nantes, Droz – Université de Nantes, p. 187-201.
- LOWRY E. R. (1991), *Thersites : A Study in Comic Shame*, New York, Garland Publishing.
- MACDOWELL D. M. (1976), « Hybris in Athens », *G & R*, 23, p. 14-31.
- MARTIN R. P. (1989), *The Language of Heroes. Speech and Performance in the Iliad*, Ithaca, Cornell University Press.
- MEYENDORFF J. (2002), *Saint Grégoire Palamas et la mystique orthodoxe*, Paris, Seuil [1959].
- MILAZZO A. M. (1989), « Un tema declamatorio alla Scuola di Gaza », *SicGymn*, 42, p. 253-263.
- MISENER G. (1924), « Iconistic Portraits », *CPh*, 19 / 2, p. 97-123.

- MONFASANI J. (1976), *George of Trebizond. A Biography and Study of his Rhetoric and Logic*, Leyde, Brill.
- NAGY G. (1994), *Le Meilleur des Achéens. La fabrique du héros dans la poésie grecque archaïque*, trad. J. Carlier, N. Loraux, Paris, Seuil.
- OLSHAUSEN E. (1983), « Untersuchungen zum Verhalten des einfachen Mannes zwischen Krieg und Frieden auf der Grundlage von Hom. *Il.* 2, 211-277 (Thersites) und Liv. 31, 6-8 (Q. Baebius, *tr. pl.*) », in *Livius. Werk und Rezeption. Festschrift E. Burck*, E. Lefèvre, E. Olshausen (éd.), Munich, C. H. Beck, p. 225-239.
- OSTROGORSKY G. (1956), *Histoire de l'État byzantin*, trad. J. Gouillard, Paris, Payot.
- PACK R. (1965), *The Greek and Latin Literary Texts from Graeco-Roman Egypt*, Ann Arbor, University of Michigan Press.
- PASQUALI G. (1994), « Omero, il brutto e il ritratto », in *Pagine stravaganti di un filosofo*, C.F. Russo (éd.), vol. II, Florence, Le Lettere, p. 99-118.
- PATON J.M. (1908), « The Death of Thersites on an Apulian Amphora in the Boston Museum of Fine Arts », *AJA*, 12, p. 406-416.
- POSTLETHWAITE N. (1988), « Thersites in the *Iliad* », *G & R*, 35, p. 123-136.
- RANKIN H.D. (1972), « Thersites the Malcontent, A Discussion », *SO*, 47, p. 36-60.
- REINHARDT K. (1961), *Die Ilias und ihr Dichter*, Göttingen, Vandenoek und Ruprecht.
- ROBINSON C. (1979), *Lucian and his Influence in Europe*, Chapel Hill, University of North Carolina Press.
- ROMANO R. (1999), *La satira bizantina dei secoli XI-XV*, Turin, UTET (Classici greci).
- ROMILLY J. de (1947), *Thucydide et l'impérialisme athénien. La pensée de l'historien et la genèse de l'œuvre*, Paris, Les Belles Lettres.
- ROSE P.W. (1988), « Thersites and the Plural Voices of Homer », *Arethusa*, 21, p. 5-25.
- RÜTTEN T. (1992), *Demokrit, lachender Philosoph und sanguinischer Melancholiker. Eine pseudo-hippokratische Geschichte*, Leyde, Brill.
- SADURSKA A. (1964), *Les Tables Iliaques*, Varsovie, Panstwowe Wydawn, Naukowe.
- SCHMIDT J. (1915), « Thersites », in *Ausführliches Lexikon der Griechischen und Römischen Mythologie*, W.H. Roscher (éd.), vol. V, Leipzig, Teubner, col. 665-675.
- SCHOULER B. (1984), *La Tradition hellénique chez Libanios*, Paris, Les Belles Lettres.
- SCHUBERT P. (1996), « Thersite et Penthésilée dans la *Suite d'Homère* de Quintus de Smyrne », *Phoenix*, 50 / 2, p. 111-117.
- SCHWARTZ J. (1948), « Un manuel scolaire de l'époque byzantine », *Études de papyrologie*, 7, p. 93-109.
- SEVCENKO I. (1981), « Society and Intellectual Life in the 14th Century », in *Society and Intellectual Life in Late Byzantium*, Londres, Variorum Reprints.
- SMITH W.D. (1990), *Hippocrates: Pseudepigraphic Writings. Letters – Embassy – Speech from the Altar – Decree. Edited and Translated with an Introduction*, Leyde, Brill.

- SPINA L. (2000), « Oratoria di Tersite, retorica di Tersite », in *Papers on Rhetoric III*, L. Calboli Montefusco (éd.), Bologne, CLUEB, p. 251-269.
- SPINA L. (2001 a), « L'homme qui vécut soixante-sept vers », *BAGB*, p. 277-297.
- SPINA L. (2001 b), *L'oratore scriteriato. Per una storia letteraria e politica di Tersite*, Naples, Loffredo.
- TATAKIS B. (1959), *La Philosophie byzantine, Histoire de la philosophie*, fasc. supplémentaire n° 2, Paris, PUF.
- TECUSAN M. (2004), *The Fragments of the Methodists. Methodism outside Soranus. Vol. 1: Text and Translation*, Leyde, Brill.
- THALMANN W.G. (1988), « Thersites: Comedy, Scapegoats, and Heroic Ideology in the *Iliad* », *TAPhA*, 118, p. 1-28.
- TODD R.B. (1989), « The Stoics and Their Cosmology in the First and Second Centuries AD », *ANRW*, II. 36. 3, p. 1365-1378.
- TREADGOLD W. (1988), *The Byzantine Revival 782-842*, Stanford (CA), Stanford University Press.
- TRÉDÉ M. (1992), *Kairos, l'à propos et l'occasion : le mot, la notion, d'Homère à la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*, Paris, Klincksieck.
- VAN DER VALK M. (1963-1964), *Researches on the Text and Scholia of the Iliad*, Leyde, Brill.
- VAN DIETEN J.L. (1971), *Niketas Choniates. Erläuterungen zu den Reden und Briefen nebst einer Biographie*, Berlin – New York, W. de Gruyter (Supplementa Byzantina ; 2).
- VEGETTI M. (1980), « La polemica di Galeno contro la medicina metodica », *SicGymn*, 33, p. 427-435.
- VODOKLYS E.J. (1992), *Blame-Expression in the Epic Tradition*, New York, Garland Publishing.
- VON DER MÜHLL P. (1946), « Die *Diapira* im B der *Ilias* », *MH*, 3, p. 197-209.
- WEST M.L. (2001), *Studies in the Text and Transmission of the Iliad*, Munich – Leipzig, K.G. Saur.
- WESTLAKE H.D. (1968), *Individuals in Thucydides*, Cambridge, Cambridge University Press.
- WOODHEAD A.G. (1960), « Thucydides' Portrait of Cleon », *Mnemosyne*, 13, p. 289-317.